

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LA BANQUE DE MONTRÉAL ET LES BANQUES.

Le fameux King, le grand agioteur, le rival des spéculateurs les plus hardis de New-York, le roi des banquiers du Canada, n'est plus président de la banque de Montréal. Il est remplacé par M. David Torrance. On croit que sous cette nouvelle administration la banque de Montréal va devenir une institution vraiment canadienne et qu'elle va garder dans le pays, au profit du commerce et de l'industrie, les millions qu'elle jetait sur le marché de New-York.

On se plaint souvent que l'argent est rare, que nos richesses naturelles, nos industries nationales sont inexploitées: est-ce étonnant? Une partie de notre argent est envoyée en Angleterre pour payer les marchandises dont on inonde le pays, et des sommes énormes sont employées à faire de l'agiotage sur le marché impur de New-York. L'argent nécessaire aux besoins du commerce honnête et de l'industrie manquant, qu'arrive-t-il? Comme le taux du prêt est énorme, tout le monde veut être banquier, toutes les compagnies qui ont en caisse quelques milliers de louis veulent devenir des banques. Et pourquoi ne pas se mettre banquier, quand on peut faire si facilement ses quinze et vingt pour cent par an, sous la protection de la loi?

Mais n'est-ce pas avantageux d'avoir beaucoup de banques? Oui, quand c'est l'abondance des capitaux qui les crée, lorsqu'elles peuvent se maintenir honorablement et que leurs fonds sont employés utilement pour la société. Mais ici ce n'est pas l'abondance, c'est la rareté, le besoin d'argent qui les crée, et c'est au moyen de l'usure qu'elles se maintiennent presque toutes. Ce sont des espèces de succursales sans existence propre et sans fondement solide, dépendant plus ou moins d'une institution capricieuse et tyrannique et qui vivent dans un état de crise perpétuel.

Les capitaux au lieu de se réunir pour fonder des banques solides, capables de résister à une pression tyrannique ou aux crises ordinaires du commerce s'éparpillent dans de petites institutions qui se gênent mutuellement et profitent cependant de cette gêne pour élever le taux de leur intérêt.

A quoi maintenant sont employés les capitaux de ces banques? Est-ce à favoriser l'industrie? Non, on ne crée pas des industries en payant des intérêts de douze, quinze et vingt pour cent. Une grande partie alimente l'agiotage, les spéculations véreuses, la petite usure; c'est de la poudre jetée aux moineaux, du bon grain semé sur la pierre; une autre partie sert à préparer de grosses banqueroutes entre les mains de gens qui savent tirer les ficelles, faire sonner les grosses cloches de la finance.

Ajoutons ces capitaux à ceux qui vont en Angleterre et aux Etats-Unis et voyons ce qui reste pour encourager l'industrie, l'agriculture, le commerce honnête et solide, les gens honorables qui ne veulent pas payer vingt pour cent, quand ils font douze?

Il y a des réformes importantes à faire de ce côté-là. Qui se chargera d'indiquer le mal et le remède en temps et lieu? Qu'est-ce qui empêche la législature d'intervenir, c'est dangereux, dit-on, mais l'état de choses actuel est-il moins dangereux? Le système actuel des banques atteint-il son but qui est l'intérêt public? Na-t-on pas le droit d'imposer aux corporations existant en vertu de la loi

pour des fins publiques des conditions requises par l'intérêt général?

Il est étonnant qu'on tolère si longtemps un pareil état de choses, que dans ce monde des affaires, où l'on fait quelquefois tant de bruit à propos de rien, on ne songe pas à guérir le grand mal qui nous dévore. Il est vrai que les gens qui profitent du système actuel sont nombreux et puissants. Comme il est entendu que pour un grand nombre de nos capitalistes, le Bas-Canada est un comptoir, une espèce de table à cartes où l'on ne cherche qu'à jouer vite et hardiment pour s'en aller jouir ailleurs, il importe peu que le pays profite ou non de leurs spéculations.

Mais l'intérêt du public ne finira-t-il pas par triompher de l'intérêt privé? Ne comprendrons-nous pas enfin l'importance d'arracher le Bas-Canada au monopole qui l'écrase, de remplacer le règne de la spéculation par celui de la production, de faire en sorte que tout dans notre mouvement financier tende vers le développement des ressources de notre pays, de son industrie nationale? Là est l'avenir du pays et pas ailleurs.

Nous reviendrons sur ce sujet.

L. O. DAVID.

M. FRANCISQUE SARCEY ET LES MIRACLES.

Ceux qui aiment la France comme nous l'aimons dans ce pays-ci ne peuvent se défendre, en lisant les productions de la plupart de ses écrivains actuels, surtout de ses journalistes, d'un sentiment de profonde tristesse.

Le Russe, l'Anglais, le Turc, que le hasard ou qu'un mouvement de curiosité littéraire fait parcourir quelques-uns de ces écrits, doit à coup sûr se dire d'un air étonné: Que diable! à quelle religion peut bien appartenir l'auteur de ces lignes-là?

C'est qu'il y a de tout dans ces produits d'une civilisation rendue à son dernier degré de maturité et aussi de corruption: sciences, depuis les plus abstraites jusqu'aux plus aimables, beaux-arts, économie politique, de l'esprit surtout à plein bord; il y a de tout, excepté une seule chose: la mention d'un Dieu, d'une divinité quelconque, sauf celles de l'antiquité payenne—Vénus surtout—et l'idée d'un culte certain, déterminé à rendre à l'Etre Suprême.

Nous nous trompons, on y parle quelquefois des différentes croyances religieuses, mais c'est pour rire de toutes à peu près également. La religion catholique, qui est la croyance, sinon pratiquée, du moins reconnue de la grande majorité de la nation française, a l'avantage d'attirer plus souvent que les autres les sarcasmes, très-spirituels d'ailleurs, de ces messieurs.

Chaque peuple a ses Voltaires et ses Parnys. Cela est dans l'ordre des maux nécessaires, aussi nous ne trouverions pas étonnant qu'il y eut en France, comme ailleurs, des écrivains qui se fissent un jeu et même un but très-sérieux de saper dans les âmes la foi aux choses futures. Mais ce qui nous surprend, ce qui nous afflige dans notre cœur de Français, c'est que ce qui est ailleurs l'exception soit ici la règle générale.

C'est là un fait anormal et extrêmement grave. Lorsque, de tout temps et chez tous les peuples du monde, ceux qui ont écrit leurs pensées, que ce fût sur la cire, le parchemin ou le papier, ou même sur l'écorce des arbres, se sont généralement faits l'écho de cette grande voix qui parle au cœur de chaque homme et qui proclame hautement l'existence d'un Etre Souverain et sa volonté manifeste d'être honoré des hommes par un culte, par des hommages extérieurs: seule la France peut offrir de nos jours le spectacle d'une multitude

d'écrivains sans foi ni principes de morale définis, dont les écrits sont le miroir plus ou moins impur du scepticisme et de l'impiété dont leur âme est imbuë.

Ces messieurs ne sont pourtant ni plus grands hommes ni plus aveugles que les Chrysostôme, les Augustin, les Bossuet, et, en tenant pour admis que leurs hautes intelligences ne sont pas au-dessus des vérités ordinaires, ces vérités fussent-elles des vérités religieuses, il leur doit arriver quelquefois de voir, de reconnaître la fausseté de leurs doctrines et de se dire:

Video meliora proboque, deteriora sequor.

Parbleu! s'il existait une religion exclusivement pour les Augustin, les Chrysostôme et les Bossuet, croyez-vous que ces grands personnages n'en feraient point partie? Ils en seraient les adeptes les plus fervents. Un culte spécialement établi pour les grands hommes leur irait à merveille. Mais une religion pour tout le monde! pour l'ignorant et les simples d'esprit comme pour les êtres supérieurs! une religion dans laquelle des hommes comme eux réciteraient les mêmes prières, feraient les mêmes genuflexions, se plieraient à la même discipline que la vieille paysanne ignorante et que l'artisan grossier!... Allons donc! pour qui prenez-vous un philosophe français, un penseur de Paris? Lui faire comme tout le monde! penser en matière religieuse comme sa cuisinière! croire à une religion qui ose dire: Si vous ne ressemblez aux petits enfants, si vous n'imites leur douce simplicité, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.... quelle absurdité! à quoi servirait-il de vivre dans le dix-neuvième siècle et d'être né Français et philosophe?

Ces réflexions nous sont suggérées surtout par un article publié dernièrement par M. Francisque Sarcey, dans lequel on lit, entre autres, les passages suivants:

"C'est bien le cas de s'écrier avec le prophète de Racine:
Eh! quel temps fut jamais plus fertile en miracles!

"En voici encore un dont les journaux de Montpellier nous apprennent le récit, et qui se serait passé, tout comme celui de Lourdes, tout comme celui de la Salette, aux environs d'une grotte, la grotte de Rieu oulon, non loin de Toulouse.

"C'est étonnant comme les faiseurs de miracles se répètent. Ces gens-là manquent d'imagination! toujours la même mise en scène; cela devient à la longue un peu fastidieux et légèrement ridicule!

"Il s'agit cette fois encore d'une petite fille, âgée de sept ans et demi, à qui la Sainte-Vierge est apparue, tandis qu'elle ramassait innocemment de l'herbe pour sa vache. La petite fille se nomme Combe, et c'est le 15 avril que le miracle a eu lieu.

"Elle était donc tranquillement à son ouvrage, quand tout à coup elle aperçut une forme de femme, debout au pied de l'olivier. Cette forme était revêtue d'une robe blanche, serrée à la taille d'une ceinture bleue; sur le front une couronne de roses blanches; un long voile blanc l'enveloppait des pieds à la tête d'une gaze transparente.

"—Je la vois, s'écria l'enfant, je la vois: qu'elle est belle!
"S'il s'était trouvé là un médecin, il se serait tout de suite rendu compte de cette hallucination, et c'en était fait du miracle. Mais la Providence, dont les voies sont impénétrables, n'avait envoyé dans ce champ que de braves compagnards, qui furent très-émus de cette exclamation. Ils écarquillèrent les yeux tant qu'ils purent, mais ils n'en voyaient pas davantage, et l'enfant répétait:

"—Comment! vous ne la voyez pas! la voilà qui s'élève! elle plane sur l'olivier.

"Ces bonnes gens écoutaient bouche bée, dans un tremblement respectueux. Une femme en ceinture bleue, qui plane sur un olivier, en plein jour, ne peut guère être que la Sainte-Vierge. Le plus court était pourtant de demander à l'apparition qui elle était.

"C'est ce que fit la petite fille.
—Qui êtes-vous? interrogea-t-elle.
—Je suis Marie, l'Immaculée-Conception.
"N'êtes-vous pas un peu surpris que la Sainte-Vierge, en ces sortes d'occasions, réponde toujours la même niaiserie? Comment la Sainte-Vierge, au cas où ce serait elle qui eût daigné

descendre sur un olivier de la grotte Rienoulon, pourrait-elle dire qu'elle est l'Immaculée-Conception? Il faut bien croire que les enfants et les simples d'esprit à qui nos curés rebattent les oreilles de l'Immaculée Conception se la représentent, dans leur imagination naïve, comme une créature vivante, comme une manière de divinité, à qui il faut rendre un culte particulier.

« L'enfant, continuant ses interrogations, demanda à Madame l'Immaculée-Conception ce qu'elle souhaitait pour s'être dérangée ainsi, et la dame à la ceinture bleue répondit :

«—Je veux la prière du matin et du soir, qui est négligée dans votre pays.

« N'êtes-vous pas un peu bien surpris du sans-çaçon avec lequel on fait descendre du ciel la Sainte-Vierge ou le bon Dieu pour des intérêts aussi puéris? La Sainte-Vierge avait jadis quitté le ciel pour venir révéler aux bergers de la Salette que les pommes de terre étaient malades; elle avait fait depuis le voyage de Lourdes pour augmenter le volume d'une source qui coulait d'un rocher. La voilà cette fois qui se dérange à nouveau pour conseiller à une morveuse de huit ans de mieux faire sa prière le matin et le soir.

« Oui, c'est une épidémie, une épidémie d'hallucinations religieuses, que l'imagination populaire transforme en miracles. Nous revenons aux jours du moyen âge.»

Nous ne savons si la Ste. Vierge est apparue à une petite fille à Rienoulon. L'histoire est peut-être fautive. Elle a peut-être été inventée par quelque philosophe lui-même pour se donner une occasion de plaisanter quelque peu sur les croyances catholiques. Nous imiterons la réserve que l'Eglise apporte toujours dans ces circonstances où elle ne se prononce que lorsqu'elle a devant elle infailliblement plus de preuves que n'en exigent les hommes dans la constatation de quelque fait scientifique ou judiciaire.

Quant aux miracles de la Salette et de Lourdes, nous aimons autant en croire les témoignages de centaines de malades qui ont été guéris, d'aveugles qui ont vu clair, de sourds qui ont entendu, de boiteux et de rachitiques qui sont devenus droits et sains, de milliers de personnes qui ont de leurs propres yeux vu ces choses, et même de quelques penseurs comme M. Francisque Sarcey qui ont incliné leurs fronts de philosophes devant ces choses et se sont franchement convertis au catholicisme; nous aimons autant, disons-nous, en croire ces témoignages que l'assertion de M. Francisque Sarcey qui n'a rien vu; ou à qui, s'il a vu, on peut appliquer ces paroles de Jésus-Christ, que M. Francisque Sarcey admettra, nous l'espérons, avoir été pour le moins un aussi grand philosophe que lui: «Vous ressuscitez des morts sous les yeux de ces gens-là, qu'ils ne croiraient pas encore.»

Mais ce n'est pas à cela que nous voulons nous arrêter maintenant.

Il y aurait bien quelque chose à redire à ce que le ton de l'article de M. Francisque Sarcey s'attaque non-seulement à l'authenticité des miracles de la Salette et de Lourdes, mais à la possibilité même des miracles. Mais comment insister sur la possibilité, sur la nécessité même des miracles? Comment prétendre qu'il lui soit fort bien arrivé qu'il plaise quelquefois à Dieu d'en faire, lorsque, par exemple, il veut ramener violemment au bien une nation qu'il aime et qui s'en va au diable?... Cela répugne à la raison de M. Francisque Sarcey: donc cela n'est pas. On est philosophe, ou on ne l'est pas: si on est philosophe, on ne croit que ce que l'on comprend; ce que l'on ne comprend pas n'existe pas, ne peut pas exister.

Ce petit rien, ami lecteur, que vous mettez dans la terre devient un arbre touffu, une fleur aux brillantes couleurs: Simple et modeste, vous ne comprenez pas cette transformation merveilleuse, mais vous y voyez la main de Dieu et vous admirez, vous croyez. Mais M. Francisque Sarcey n'y voit pas la sorte. M. Francisque Sarcey, voyez-vous, est un philosophe, un écrivain français: il raisonne, il se rend compte de toutes choses, il comprend cette métamorphose; il ne pourrait vous l'expliquer, c'est vrai, mais il peut se l'expliquer à lui-même et cela suffit, il croit. Et c'est bien heureux qu'il croie, car s'il ne croyait pas, c'est qu'il ne comprendrait pas, et s'il ne comprenait pas, cela n'existerait pas; il n'y aurait ni arbres, ni fleurs dans le monde; il n'y aurait que des apparences, des images, des formes d'arbres et de fleurs. Vous auriez beau dire à M. Francisque Sarcey: Je vois un arbre, une fleur; M. Francisque Sarcey vous s'y répondrait: Non, mon ami, vous vous trompez; vous croyez voir, mais vous ne voyez pas, c'est une hallucination, c'est ce que vous êtes convenu d'appeler un miracle. En vain mille personnes soutiendraient votre dire; M. Francisque Sarcey maintiendrait que ces mille personnes se trompent comme vous.

Mais, encore une fois, nous ne faisons ces remarques qu'en passant; ce que surtout nous voulions dire à M. Francisque Sarcey, en supposant que ces lignes d'un pauvre Canadien catholique aient jamais l'honneur de tomber sous ses yeux de philosophe, c'est ceci:

Voltaire, cet homme qu'un certain nombre d'écrivains français, reniant Jésus-Christ, mettent à sa place, dit quelque part que, s'il n'y avait pas de religion, il faudrait en inventer une.

Fut-il jamais un peuple, monsieur, à qui cette vérité fût plus applicable qu'au peuple français, et, fut-il jamais un temps où il eût plus besoin d'une religion? Avec sa nature ardente et passionnée, que deviendra-t-il sans un frein religieux et moral? Que les philosophes aient assés du point d'honneur et du sentiment de la dignité humaine pour mener une vie sans tache, nous en doutons fort; mais ce qui est certain, c'est que pour le peuple, cela n'est pas suffisant.

Or donc, monsieur, quand vous écrivez de si brillants articles contre les miracles et contre ce que vous appelez les supersti-

tions du culte catholique, que faites-vous? vous travaillez à détruire, en autant qu'il est en vous, une religion indispensable à vos compatriotes; quand vous serez parvenu à leur faire accroire que leurs prêtres et leurs évêques les trompent ou se trompent eux-mêmes en les invitant à ajouter foi aux miracles de La Salette et de Lourdes, vous les aurez convaincus qu'il ne doivent plus les croire en rien.

Et quand vous aurez réussi à atteindre ce but, que mettrez-vous en échange dans les âmes de vos concitoyens? Quelle nouvelle religion leur inculquerez-vous?

Ah! assurément, monsieur, vous pouvez assigner à votre plume habile une mission plus noble, plus digne d'elle et surtout plus utile. Il est bien d'autres choses à faire en France à l'heure actuelle que de déverser le ridicule sur les opinions religieuses de la majorité de vos compatriotes. Il y a à satisfaire bien d'autres besoins infiniment plus impérieux, il y a à opérer bien d'autres réformes plus urgentes, plus nécessaires.

Car après tout, monsieur, les croyances du culte catholique n'ont pas précisément pour effet d'abrutir et d'hébéter les âmes. Ceux qui les professent et les mettent en pratique ne sont pas inférieures à ceux qui les rejettent, soit dans les sciences, dans les arts ou dans les lettres. Nos industriels, nos magistrats, nos hommes de professions libérales sont aussi intelligents que les vôtres, et surtout sont aussi honnêtes et intègres.

Avez-vous eu, durant la dernière guerre, de meilleurs et de plus courageux soldats que les zouaves pontificaux, qui pourtant sont confits dans les superstitions catholiques? Et que vous faut-il maintenant, sinon de bons et braves soldats? Quand ce ne serait qu'en vue de ce besoin essentiel, laissez donc vos jeunes gens se pénétrer des idées catholiques; aucune croyance, soyez-en sûr, n'est plus propre à former des soldats que celle qui fait dire au jeune homme en présence de l'ennemi: Je vais mourir non seulement pour ma patrie que j'aime, mais pour mon Dieu qui le veut et qui me tend une couronne là-haut.

Préférez-vous les philosophes voyous de la Commune qui eux aussi combattent les idées catholiques et morales en massacrant les prêtres et les magistrats sans défense, et se sauvent comme de misérables lâches en face de l'ennemi?

Vous vous écriez sur un ton que, malgré notre respect pour vous, nous ne pouvons nous empêcher de trouver «un peu fastidieux et légèrement ridicule.»

«Je me souviendrai toujours du sentiment de pitié dont je fus saisi lorsque, un jour, ouvrant un livre qui appartenait à une petite fille, j'y trouvai écrite de sa main une prière dont le titre seul indique l'esprit:

PRIÈRE POUR QUE PAPA SE CONVERTISSE.

«—Et vous permettez, dis-je à la mère, que votre fille copie cela, et vous le lui faites répéter tous les soirs!

—Mais, sans doute!

—Et c'est ainsi que vous l'instruisez à respecter son père! «Hélas! il n'est que trop vrai! le père est un étranger dans sa famille qui gouverne le prêtre! Le pauvre homme! c'est lui qui nourrit tout le monde de son travail, et on l'en récompense en priant pour qu'il ne soit plus méchant, maudit de Dieu et condamné aux flammes éternelles. Quelle misère! et dire que c'est partout comme cela!»

Hélas! oui, monsieur, dans les familles catholiques, une jeune fille qui a un père ivrogne, blasphémateur ou impie, n'est pas obligée, sous peine de manquer de respect à l'auteur de ses jours, de ne pas s'en apercevoir, et s'il arrive quelquefois que ce dernier s'oublie en sa présence et donne un libre cours aux mauvais sentiments dont son cœur est rempli, elle n'est pas tenue, d'après la doctrine catholique, d'être sourde ni aveugle, et il lui est permis et même commandé de prier pour son père, et sa mère a le droit de lui rappeler ce devoir.

Voyez-vous, lecteur, un si grand mal à cela?

Pour notre part, nous en sommes si éloigné, que nous nous permettrons, en terminant, d'exprimer un souhait que nous faisons dans l'intérêt de M. Sarcey: c'est d'être, lui aussi, l'heureux père d'une jeune fille catholique qui s'impose chaque soir la tâche pieuse de réciter

UNE PRIÈRE POUR QUE PAPA SE CONVERTISSE.

A. B. LONGPRÉ

L'HON. JOSEPH HOWE.

On lit dans le *Nouvel-Monde*:

Huit jours à peine après la disparition de Sir G. E. Cartier de la scène politique la mort enlevait un autre homme qui avait joué sur un théâtre plus restreint un rôle tout aussi considérable que le défunt Baronet L'hon. Jos. Howe, lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse depuis trois semaines seulement, est décédé le 31 mai, à Halifax, à l'âge de 69 ans. Il était né à Halifax en 1804. De bonne heure il apprit le métier d'imprimeur et à 24 ans il était propriétaire et rédacteur du *Nova Scotian*, feuille hebdomadaire qui vit encore aujourd'hui. M. Howe n'a jamais fait de cours classique, mais il avait pour l'étude et la lecture une véritable passion. Dès l'âge de 15 à 16 ans il publiait quelque pièces de vers qui lui commencent une renommée. Mais c'est en qualité de journaliste et d'orateur qu'il a jeté le plus vif éclat. A cette époque le gouvernement responsable n'existait pas plus à la Nouvelle-Ecosse que dans le reste des possessions anglaises de l'Amérique du nord. Une oligarchie hautaine et sans dignité régnait partout, accaparant les dignités, les honneurs et les positions lucratives.

M. Howe lui fit une guerre sans relâche et sans merci. Il publia sous le titre de *Legislative Reviews* une série d'articles où il dénonçait dans les termes les plus violents la corruption administrative et législative non-seulement dans le gouvernement général, mais encore dans les conseils municipaux. Ces philippiques lui valurent une poursuite de la part de la Corporation d'Halifax. Ce fut un de ses plus grands triomphes. Il plaida sa propre cause et réussit sur toute la ligne.

Cet acte d'éclat l'avait mis en vue et en 1835, âgé de 31 ans

seulement, il entra dans la législature de sa province. En 1840 il accepta un poste dans le cabinet qu'il abandonna quatre ans après pour reprendre le poste de rédacteur du *Nova Scotian* qu'il avait cédé à M. Annand, aujourd'hui premier ministre de la Nouvelle-Ecosse.

M. Howe a été l'un des rédacteurs les plus assidus et les autorisés du *Morning Chronicle* d'Halifax qui est devenu le journal le plus influent de la province. Et c'est en grande partie à lui qu'il doit sa popularité.

M. Howe acquit bientôt une position prépondérante et il se trouva placé à la tête du parti libéral qu'il conduisit à la victoire en maintes circonstances.

Le grand triomphe de sa vie a été son opposition au projet de la Confédération. Il abandonna un poste important, celui de surintendant des pêcheries, pour rentrer dans la politique active. Il se jeta dans la lutte avec l'ardeur d'un jeune homme.

Il répandit à flots les brochures et les discours, créa une agitation extrême, souleva si bien l'opinion publique que la législature n'osa passer le projet de la conférence de Québec et qu'elle se contenta d'envoyer des délégués à celle de Londres. C'est de là que sortit la constitution qui nous régit maintenant. L'opposition de M. Howe ne finit point avec l'adoption de l'Acte impérial. Les élections de 1867 se firent au cri du rappel de l'Union, et sur dix-neuf représentants que la Nouvelle-Ecosse avait droit d'envoyer au Parlement fédéral, 18 étaient contre la Confédération et le 19^{ème}, le Dr. Tupper, n'était élu en sa faveur que par 89 voix de majorité. Dans le Parlement local, il n'y avait que deux membres favorables au nouvel état de choses.

Une délégation fut envoyée en Angleterre pour demander le rappel de l'Union; John Bright prit sa cause en main; prononça de magnifiques discours en faveur de cette mesure; mais les chambres refusèrent d'accorder cette demande.

M. Howe revint au Canada et persuada que la Nouvelle-Ecosse devait accepter la situation et tirer le meilleur parti possible du nouvel état de choses, il entra en négociations avec le gouvernement canadien et jeta les bases d'un arrangement qui fut conclu en 1869 et par lequel la province rebelle fut pacifiée, M. Howe accepta un portefeuille qu'il garda jusqu'au mois de mai dernier, alors qu'il fut nommé lieutenant-gouverneur de sa province natale.

Comme orateur, M. Howe n'a rencontré dans les Communes qu'un seul rival digne de lui, et c'était l'hon. Thomas d'Arcy McGee, qui était probablement son supérieur. Bien de beau comme la lutte qui eut lieu durant la session de 1867 et dans laquelle les adversaires déployèrent à la fois toutes leurs ressources. Le souvenir en restera longtemps dans la mémoire de ceux qui ont pu y assister.

Comme nous le disions dans le cours de la dernière session, le départ de M. Howe laisse le parti libéral de la Nouvelle-Ecosse sans chef et sans représentant dans le Cabinet. Ce parti est encore nombreux et puissant; reste à savoir ce qu'il fera dans les nouvelles circonstances où il se trouve placé. Acceptera-t-il M. Tupper et M. James McDonald pour *leaders*, ou se jettera-t-il dans l'Opposition? Le refus de M. Coffin d'accepter un siège dans le Cabinet pourrait donner à supposer qu'il adopterait la dernière alternative.

Les événements ne tarderont point à nous renseigner sur ce point.

Les funérailles de l'hon. Jos. Howe, lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, ont eu lieu au milieu d'un concours immense et des cérémonies militaires les plus imposantes. Les équipages des navires de guerre anglais qui se trouvaient dans le port y ont assisté et formaient la haie. Le corps était exposé sur un lit de parade et 25 000 personnes sont venues jeter un coup-d'œil sur les restes de celui qui un jour fut si puissant. La procession funèbre se composait de 4,000 personnes.

UNE NOCE AU PAYS DE CAUX.

Je fus invité en 1852, par un de mes amis intimes, cultivateur assés des environs de Fécamp, au mariage de sa fille. Cultivateur moi-même et né dans cette contrée de la Normandie, célèbre dans la Province, qu'on nomme Le Caux; mon goût pour les études de mœurs me présageait des observations intéressantes, bien que peu disposé à me joindre aux joies champêtres de nos paysans, je savais que le spectacle d'une noce cachoise offrirait un intérêt très-grand à mon esprit observateur, j'acceptai donc.

Six lieues me séparaient de Doudeville où habitait mon ami; je fis atteler mon tilbury et je partis de bon matin afin d'arriver la veille du mariage et de ne rien perdre des apprêts de la fête. Nous étions en mai; la route de première classe, qui conduit à Doudeville, est une des mieux entretenues du département de la Seine Inférieure; des pommiers séculaires la bordent des deux côtés, ils étaient couverts de fleurs et je voyageais véritablement au milieu d'un jardin.

Le pays de Caux s'étend de Dieppe au Havre le long de la mer, jusqu'à la Seine. Yvetot en est l'ancienne capitale.

A onze heures du matin je fis mon entrée dans la cour de la ferme; plusieurs voitures, charrettes, cabriolets et tilburys dételés, annonçaient la présence des premiers invités; je fus reçu à bras ouverts. Les travaux des champs étaient suspendus. Tous les domestiques étaient occupés à nettoyer les chemins sillonnant le vaste herbage, planté de gros pommiers, au milieu duquel étaient construits la maison d'habitation et les bâtiments ruraux. De grands fossés, élevés de quatre à cinq pieds, l'entouraient complètement. Les archéologues normands donnent à ces fossés, espèces de fortifications, une origine assez curieuse; les Normands des premiers siècles de notre histoire, pour protéger leurs exploitations agricoles, des incursions des Francs entouraient chaque ferme d'un immense fossé planté d'arbres de haut jet, ayant le double avantage de servir de blockhaus et protéger les arbres à fruit du vent de la mer. Leurs descendants ont continué cette coutume pour garantir les pommiers de la brise d'ouest, mortelle à ces arbres.

La cuisine que je traversai pour pénétrer dans la salle à manger était tellement encombrée de cuisinières et de femmes occupées à préparer le festin du lendemain, que j'eus peine à me frayer un chemin. Une table était couverte d'une centaine de grosses brioches sortant du four; et des piles de pains de 12 livres occupaient tout un angle de cette pièce. Un immense feu pétillait dans la cheminée. Une armée de casseroles chantait sur les fournaux. Un cuisinier, venu de la ville, commandait comme un général, au milieu de la bataille.

J'allai présenter mes hommages à la maîtresse de la maison et féliciter la future épouse. Le mariage civil et religieux devait être célébré le lendemain à 10 heures. Les couturières travaillaient aux derniers ajustements, aidées des conseils des dames les plus proches parentes, arrivées déjà. Une dizaine

de frères, oncles et tantes devaient coucher à la ferme; j'étais le seul ami privilégié parti eant cette faveur.

Après un copieux dîner, toute la gente masculine, se dirigea, en masse, vers les champs, pour examiner les récoltes ou du moins les espérances de Cérès. Nous visitâmes les chevaux, les bestiaux, etc.; chacun vanta leur beauté, tout en gasconnant sur ce qu'il possédait lui-même. Le cultivateur est un peu comme le chasseur racontant ses exploits, un moineau devient un aigle dans ses récits.

Le soir, le *brelan* et le *pamphile* (jeux de cartes normands) charmèrent, jusqu'à une heure du matin, les loisirs des messieurs; les dames consacraient tous leurs instants à la fiancée.

A cinq heures du matin tout le monde fut sur pied.

Un des premiers levés, la curiosité m'entraîna vers l'écurie. Je désirais me rendre compte de la façon dont les chevaux du fermier allaient être soignés pour la circonstance solennelle. Je savais comb en nos charretiers sont orgueilleux et fiers des courriers confiés à leurs soins. Ils volent l'avoine, pour les nourrir plus copieusement et les rendre fringants; mon attente ne fut pas trompée. Ce jour-là le cultivateur avait été prodigue, il avait ouvert ses greniers, on pouvait y puiser sans compter. Les valets de cour, frottaient et lavaient à pleiteau ces nobles animaux, chevilles ouvrières de la grande machine agricole. Les mançoires rekoigeaient d'avoine, les ruades et les coups de dents se succédaient comme une fusillade; il était évident que tous ces gaillards-là seraient d'une indiscipline effrayante sous le harais. Une masse de rubans tricolores attendait, dans une corbeille, le moment d'être nouée aux crinières des chevaux et aux fouets des cochers.

En flânant dans la cour, j'eus l'indiscrétion d'entrer dans la charretterie où j'entendis un grand bruit de marteaux. Là des menuisiers clouaient de longues planches destinées à la table du festin nuptial et aux bancs qui devaient l'entourer, d'autres attachaient des draps d'une éclatante blancheur contre les poteaux du bâtiment et des guirlandes de lierre, ornement agrège de cette tente improvisée. Une grande futaille de cidre pur, couverte de feuillage, posée à l'entrée, offrait les dons du Bacchus normand aux gosiers altérés.

A sept heures, un individu à l'aspect étrange apparut à mes yeux ébahis; un habit noir remontant au premier empire, un pantalon de même couleur et des souliers à boucles, un chapeau à longs poils ayant la figure d'un cône renversé, et mesurant à la base la plus large, au moins deux pieds, couvrait son noble chef. Nous nommons en Normandie cette curiosité, un *boisseau*, à cause de sa forme; un bruit de ferrailles accompagnait sa marche, c'était le coiffeur, arrivant d'Yvetot. Je m'expliquai alors ce tapage du prisonnier traînant sa chaîne. C'était les fers à papillottes! il y en avait bien une douzaine de tous calibres; il entra majestueusement dans la maison et aussitôt toutes ces dames s'écrièrent joyeusement, "Merci mon Dieu! voilà le coiffeur!" Même aux champs, le beau sexe tient à paraître dans tous ses avantages.

Notre homme, fier de son importance, se fit apporter, d'abord, un gâteau et du vin, puis demanda des réchauds et sortit des profondeurs de son antiquité ses instruments de torture. Son modeste repas était interrompu à chaque instant par les aides de camp de la mariée lui faisant observer que l'on ne serait jamais prêts pour l'heure du mariage, etc., etc. Tirillé à droite, tirillé à gauche le pauvre homme rassembla tout son arsenal et se fit conduire près de la victime, confiée à son adresse capillaire. La couronne de fleurs d'oranger, le voile de tulle blanc, furent l'objet de son examen et de sa critique; puis il mit toutes ces dames à la porte de la chambre; et son œuvre mystérieuse commença.

Je ne devais naturellement jouir du travail de notre architecte en cheveux, que lors du départ de la noce; de temps à autre un cri perçant accusait une vive souffrance de la pauvre fille; quelques cheveux arrachés, un fer trop chaud appliqué brutalement sur une papillotte et provoquant un commencement d'incendie, attestaient que l'artiste agissait plus souvent sur des têtes en bois que sur des crânes humains.

Bref, à 10 heures, le papa présenta solennellement sa fille prête pour l'holocauste, qu'on appelle le mariage. Le cortège des dames suivait. La pauvre enfant grimaçait d'une façon horrible; le coiffeur-bourreau lui avait tellement serré la chevelure, lui avait enfoncé une telle quantité d'épingles pour maintenir son échaffaudage que ses yeux remontaient vers les tempes, absolument comme les Chiouises! La pommade reluisait au soleil, on aurait juré d'une couche de vernis; son voile était ficelé à l'arrière de la tête et la couronne, flanquée par dessus, entraînait jusqu'au milieu du front. Elle ressemblait à une caricature du moyen âge. Ajoutez à cela des yeux rougis par les larmes provoquées sans doute par le discours en trois points que toute mère normande ne manque jamais d'adresser à sa fille au jour solennel en lui retraçant les douceurs du mariage, et vous pourrez vous imaginer si elle était séduisante!

Mais les voitures attendant devant la porte, les valets ont peine à maintenir les chevaux, nous montons en carrosse, et fouette cocher! une procession d'une trentaine de véhicules file au grand trot vers laairie du village.

Le maire, en personne a voulu officier! Planté derrière la grande table couverte d'un drap vert qui sert aux délibérations du conseil municipal, il a noué, sur son gos ventre, une large ceinture tricolore. Pas de discours! pas de préliminaires! j'aime mieux cela; il lit le Code Civil, proclame l'union des époux et tout est dit.

De la mairie à l'église il n'y a qu'un pas; on traverse la place en colonne, deux par deux, et le suisse nous ouvre les portes de la cathédrale campagnarde. Le père de l'épousée étant riche, le curé s'attend à une bonne aubaine, aussi a-t-il déployé un certain luxe pour la circonstance; deux fauteuils tirés de son mobilier personnel attendent les futurs époux. Deux énormes cierges sont plantés debout à leurs côtés. Pendant que le bon curé revêt ses ornements sacerdotaux, le papa beau-père se leve, dit quelques mots mystérieux à l'oreille de son gendre, puis à chacun des invités il murmure une phrase d'un air menaçant, comme un conspirateur transmettant un mot d'ordre: Arrivé à moi, il me regarde d'un oeil malicieux; je devine un complot! Je savais qu'une hostilité sourd se régénait entre mon ami et le curé à propos d'une discussion concernant les affaires de la commune.) Je ne me trompe pas; le finaud voulait jouer à son pasteur un tour de paysan: il exigeait qu'à l'offrande chacun ne déposât dans la bourse paroissiale qu'un sou! et avait d'avance de la figure du prêtre qui avait, comme Perrette de la fable, bâti un beau château en Espagne sur les produits de la quête de ce riche mariage.

La cérémonie du mariage suit ses phases habituelles; les deux plus jeunes gamins de la noce ont tenu au moment de la bénédiction nuptiale sur la tête des époux, le voile traditionnel, que nous appelons le poêle; une fusillade incessante a été exécutée par les jeunes gens du village pendant toute la messe;

nous sommes salués d'une nouvelle décharge à la sortie de l'église.

Enfin, nous voici de retour à la ferme, chacun se met à son aise, les hommes jettent habit bas. Le vin circule, les brioches sont éventrées; et les vieux fusils, les pistolets rouillés brûlent la poudre.

Deux heures sonnent, vite à table, le grand cuisinier d'Yvetot est impatient de faire goûter ses sauces! pourvu, me dis-je, mentalement, qu'à l'instar du coiffeur il n'ait pas étudié son art du temps de Charlemagne! Ma crainte était vaine; ce grand homme n'était d'aucun siècle, il avait agi sans façon, à la bonne franquette; au dessert, les chansons firent le tour de la table; depuis la mariée jusqu'aux grands parents, il fallut que chacun payât son contingent; Dieu sait quel a-saisonnement de sel gaulois dans toutes ces chansons transmises d'âge en âge! La romance moderne n'est crisée que par quelques gaudins villageois; la majorité des convives ne possède dans son répertoire que des chants rustiques modulés sur le ton nazillard et traînant de l'accent normand.

Tout à coup la mariée pousse un cri perçant, un gamin de 5 ou 6 ans sort brusquement dessous la table, agitant à sa main, un flot de rubans, arraché par lui de la jarretière de la nouvelle épouse. Aussitôt, la demoiselle d'honneur, coupe par petits bouts, les rubans et les attache en croix avec une épingle, puis elle place toutes ces étoiles tricolores dans un plat et les offre à chaque convive qui doit en attacher une à sa boutonnière et payer la messagère avec un baiser.

Un feu de peloton retentit, c'est le signal des danses; en avant messieurs et mesdames, les violonneux d'Yvetot requis pour la fête vont mettre tous leurs soins à vous écorcher les oreilles. Jusqu'à minuit vous avez le droit de sauter tout à votre aise; puis les jeunes époux disparaissent; l'usage de la rotie, etc., est aujourd'hui tombé en désuétude au pays de Caux; les amis regagnent leur demeure, les grands parents et quelques privilégiés resteront seuls pour assister demain à la messe du Saint-Esprit.

Les nouveaux mariés disent à leur tour, adieu à la ferme, pour habiter le toit qui doit abriter leur jeune avenir, une dernière cérémonie a lieu à cette occasion.

Le trousseau des fiancées normandes consiste principalement en linge, de table et de corps, c'est par douze douzaines que se comptent les chemises, les draps, les serviettes! Tout cela est empaqueté dans un grand charriot traîné par cinq chevaux; des guirlandes de rubans ornent le tout, jusqu'au fouet du charretier. Le curé bénit le trousseau, les mariés s'inclinent également sous la main étendue et les larmes aux yeux, la mère dit adieu à sa fille.

Dieu veuille que l'émotion, seule, motive ces pleurs et que l'avenir n'amène que joie et bonheur au jeune ménage.

Montréal, 28 mai 1873.

CH. BOYER.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE.

A MES CONCITOYENS.

Dans les temps anciens, alors que Rome atteignait aux dernières cimes de son immortelle renommée, quand un conquérant, le front plein de gloire, se sentait fatigué des dépouilles opimes de l'ennemi, se retirait-il, je le demande, au sein d'une solitude stérile, laissant à d'autres le soin d'achever son œuvre, dédaignant les douces émotions du devoir accompli et les allégresses d'une victoire vaillamment acquise?

(H! non.)

Assemblant ses troupes, éparses dans la vallée, il les conduisait, au pas de son cheval, sur le haut d'une colline.

Et là, dominant la plaine, théâtre de ses exploits, ils racontait à son armée ses hauts faits d'armes, et cette narration la rendait folle de gloire.

Ensuite, dressant sa tente, il se reposait, heureux et tranquille: certain que cette heure de repos lui vaudrait, en échange, un siècle d'immortalité, tant cette halte, à l'ombre des drapeaux, ranimait, dans l'âme de ses soldats, l'ardeur des batailles.

Eh bien, nous aussi, fils du Canada, nous sommes des conquérants; car chaque peuple est un soldat aux frontières de la société.

Notre domaine, c'est l'histoire, notre arme, c'est une juste et louable ambition, tempérée d'un ardent amour pour la patrie.

Nous avons combattu les combats de la civilisation et nous aurons, en retour, un jour de grande récompense.

Comme ce conquérant de l'ancienne Rome, la patrie, après une année de labeurs et de sacrifices, aime à nous revoir autour de ses autels, présents, tous ensemble, au splendide et majestueux rendez-vous, que nous avons qualifié de ce nom superbe: le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

C'est pourquoi elle nous réunit, en ce beau jour, sous ses bannières, unanimement confondus dans les sentiments d'une cordiale et patriotique sympathie.

Elle désire aussi nous revoir sur la place publique, elle aime à causer avec son peuple, à lui dire: repose-toi des grands travaux de civilisation, o mon peuple! Viens, avec moi, sous les voûtes du forum; tresse, pour le jour de ma fête, des lauriers et des couronnes, des festons et des guirlandes étoilées. Car je suis ta mère, celle qui te donne la vie et que tu retrouves toujours prête à pleurer et à sourire avec toi.

Je viens de prononcer le mot patrie.

Puis-je passer outre, dites-le, sans m'arrêter un instant devant ce mot magique et sublime, qui s'impose à nous, qui nous commande, pour laisser, ensuite, à notre âme, l'extase et le ravissement.

En effet, que veut-il donc dire, ce mot que la voix répète sous tous les cieux, ce mot dont le sauvage, même, exalte la beauté dans un langage inconnu, que l'on retrouve dans toutes les bouches et dans tous les cœurs, et que les peuples rediront jusqu'à ce que Dieu ait effacé leurs noms de la carte du monde?

Ce mot, toutes les nations en portent le symbole à quelque endroit de leurs destinées.

Pour la France, c'est Saint-Denis, ce sont les croisades, c'est Napoléon, échouant, dans sa gloire, sur un rocher de l'Atlantique; pour l'Irlande, c'est O'Connell, parlant à son peuple à genoux, pour nous, Canadiens, c'est, avant toutes choses, la grande figure de Jacques Cartier, lorsqu'il abordait aux rivages du St. Laurent, tenant, d'une main, la croix, de l'autre, la blanche oriflamme de notre France bien-aimée.

La patrie, c'est le soldat sous les drapeaux, c'est le marin sous la voile qui le conduit vers sa famille, c'est l'artisan dans son atelier, c'est le riche, c'est le pauvre, ce sont les batailles gagnées ou perdues, le sang versé au champ d'honneur, c'est la dépouille de Carillon.

La patrie, c'est vous, c'est moi, c'est le ciel!

Maintenant que nous avons contemplant ce mot dans sa sublimité, voyons ce que nous devons être, ce que nous devons penser, quand arrivera cette date chère à tous les cœurs.

Le jour de cette fête, pénétrons, à la lueur du souvenir, jusqu'aux champs-élysées de notre histoire.

Nous y cueillerons de grandes et de sublimes leçons.

Ici, compatriotes, je suis fier de ce que je dois dire, et ma pensée, toute retenue qu'elle est dans mon sein, n'a pu s'échapper de mon front et illumine déjà les vôtres, tant la gloire nous est naturelle, tant elle fait partie de notre existence nationale.

Je la dirai, cette pensée, je la dirai, en présence de ma patrie, que j'invoque en ce moment, certain que vous l'a cueillerez avec orgueil et respect et que vous ne manquerez pas de l'assister de vos transports patriotiques.

Oh oui, pe sons, en ce jour de la Saint-Jean-Baptiste, à ceux qui ne sont plus, et qui té a dirent sur nous les rayons bienfaisants de la civilisation; à ceux qui l'infatigable porta loin de nos rivages et qui boivent, à l'étranger, le calice amer de l'exil; à ceux qui passeront, humbles et inaperçus, sans émuouvoir la société, pas plus que la goutte d'eau, qui tombe dans l'océan, n'en dérange le cours.

Ils contribuèrent, eux aussi, pour une juste part, à l'œuvre de notre régénération.

L'humble fleur qui croît aux pieds des grands monts, naît et s'en va ignorée; mais elle n'en a pas moins, pendant sa courte vie, répandu dans l'air son chaate parfum!

Transportons-nous, aussi, par la pensée, jusqu'aux marches de ce sépulcre magnifique, de cette colonne triomphante, élevée, il y a quelques années, sur les hauteurs de St. Foy, et qui s'appelle, à notre souvenir, ces fameuses paroles de trois cents Spartiates, morts au champ d'honneur: Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois!

A genoux sur les degrés de ce temple de la mémoire, consacrons une bonne pensée, un sentiment de reconnaissance à ces holocaustes de la patrie.

Si vous sachiez comme ils seront heureux, ces morts immortels, de cette douce réminiscence, venue à travers la vallée, pour réchauffer leurs cendres siôt refroidies!

Rappelons-nous alors que nous sommes les enfants d'une même gloire et d'un même pays.

C'est nous qui combattons en Montcalm et en ses soldats sur les plaines d'Abraham.

Ils succombèrent, ce vrai, mais dans une *défaite triomphante*, que l'histoire a recueillie dans des écritures inviolables, qui ne périront plus.

Je le répète, une même solidarité nous enveloppe; nous répondrons, devant l'autel national, de l'énergie, plus ou moins grande, déployée pour la défense de nos droits.

Et, ce qui est plus sacré encore, la tradition, passant des lèvres du père aux lèvres du fils, apprendra aux générations à venir si nous avons veillé d'un regard jaloux sur l'arche de nos destinées, ou si, oubliant le plus saint des devoirs, nous avons souillé d'ignominies nos institutions et notre langue.

Notre langue..... oh! garçons-la toujours.—Elevons-lui un temple que l'ennemi ne puisse approcher. Car c'est la France qui nous l'a léguée au moment où elle disait adieu aux riages qui nous ont vu naître.

Amons-la.

D'abord, parce qu'elle est belle, ensuite, parce qu'elle est l'unique talisman d'une mère qui nous aime encore.

Redisons, par là, à ceux qui luttent aux champs de la civilisation, que si nous sommes petits à nos frontières, nous sommes grands, ailleurs, de toute la gloire qui se détache, pure et radieuse, du pavillon français.

Pensons à tout cela, lorsque nous défilons, en nombreuses phalanges, dans nos villes et nos villages bien aimés; mais, surtout, à l'heure où Celui qui présiè les peuples et les rois descendra sur l'autel, comme l'aurore d'un beau jour, comme le gage d'une fécondité qui ne finira plus.

Mais n'allons pas oublier, quand l'ange du souvenir déroulera aux regards éblouis nos fastes glorieux, cet autre panorama, tout illuminé des plus pures de nos gloires.

Vous devinez déjà ma pensée.

Je veux parler de quelques hommes dont la renommée grave les noms aux frontons de nos temples, et, que nous avons, en quelque sorte, dérobé à la mort, en saisissant leurs physiognomies au passage, afin de suspendre, ensuite, ce rayon de leurs grandes âmes aux murailles de nos palais et de nos assemblées législatives.

Tel est, au premier rang, l'immortel Jacques Casault, ce philosophe et prêtre distingué, cet apôtre véritable de l'éducation en Canada, que nous revoyons encore sur le seuil de son Université, sollicitant la jeunesse, la priant de lutter au sein de ses vastes écoles, célèbres dans les sciences, dans le droit, dans la littérature, et qui apparaissent, aux confins du passé, comme le monument impérissable de sa travailleuse carrière au milieu de nous.

Tel est, ensuite, l'honnête Morin, ce magistrat austère et probe, qui n'eut pas voulu laisser passer un jour sans pratiquer la vertu.

Tels sont les Bélard, les Lafontaine, les Tschereau, les Viker, les Ferland.... et cet autre homme, que vous avez lu dans votre jeunesse, que vous relisez sans doute encore, et dont votre imagination étonnée a dû garder l'image: F. X. Garneau, historien du Canada.

C'est lui qui peignit, dans notre mémoire, la grande figure de Champlain, portant à son front, en guise de diadème, l'aureole de nos destinées; c'est par lui que l'on contemple du rocher, gravissant la tribune, pour sauver la nation au calvaire, celui que nous chérissons, de plus en plus, et qui tint, un moment, entre ses mains augustes, la clef d'or de nos futures libertés: je nomme Louis-Joseph Papin-au!

Non, Garneau, nous ne l'oublierons pas, car tu fis flamboyer à nos yeux un passé qui nous honore.

Merci, de nous avoir donné place au banquet des nations d'avoir éveillé en nous des dignes et saintes convoitises, les convoitises d'une juste liberté et d'un fraternité éternelle.

Encore un mot, et je me hâte de finir.

Peut-être, ai-je un peu fatigué l'attention, mais en sollicitant une bienveillante indulgence, je ne peux pas manquer de l'obtenir, si je me sers de cette magnifique expression d'un illustre écrivain: Si j'ai été un peu long, ce n'est pas ma faute à moi. C'est votre histoire que j'ai racontée; pardon, de vous avoir fait boire jusqu'à la lie ce calice de gloire!

Je vous en conjure, O mes compatriotes, ne cessons jamais de célébrer la Saint-Jean-Baptiste.

Ce retour vers le passé nous anime, donne à notre nationalité des forces nouvelles, alimente les œuvres vives de la patrie.

Surtout quand ce passé renferme, comme le nôtre, de beaux exemples, de sympathiques abnégations et de grands dévouements.

Croyez-le, Canadiens, et permettez que je le dise ici solennellement, si le contraire venait à se réaliser, si nous venions un jour à oublier cette fête, à répudier, par là, un passé qu'on admire, s'en serait fait le notre caractère national.

Le Canada ne serait plus qu'un lion mort, et on le traînerait, la corde au cou, aux gémonies de l'histoire.

Le mot n'est pas de moi ; il appartient à un orateur célèbre. Voilà pourquoi je l'emprunte, afin de donner plus de force à ma parole, plus de vérité et de raison à l'augure menaçant que j'évoque devant nos consciences.

Non, nous n'oublierons pas cette fête, nous ne bannirons pas de notre souvenir toutes ces belles et nobles choses, qui font à notre race une si belle couronne.

O vous donc qui me lisez en ce moment, glorifiez-vous d'appartenir au peuple canadien-français, parez-vous de ce nom comme d'un titre de noblesse ; car cela ne vous coûte pas, abordant une rive étrangère, de répondre à celui que vous rencontrez sur votre route : un grand peuple habite en nous, puis que nous sommes les fils de Chateauguay, de Lacolle et de Carillon !

Attachons-nous donc à faire connaître le Canada, à le faire aimer, à conserver la paix dans nos foyers, jusqu'au sein de nos délibérations nationales.

Maintenant, au revoir, je vous donne rendez-vous à la Saint Jean Baptiste.

Que cette date soit un dimanche pour nous, le dimanche de la patrie.

Plus de travail ce jour-là, mais le grand air, la prière dans les temples, une fervente prière, les fanfares harmonieuses, la place publique, les longues rues bordées d'érables, l'union dans les cœurs, les jolies femmes aux fenêtres et la joie dans les âmes.

Voilà le vœu ardent d'un de vos concitoyens.

PHILÉAS HUOT.

Québec, 8 juin 1873.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Le nouveau gouvernement ne s'occupe dans le moment que de se consolider. Le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, a fait savoir à tous les représentants de la France à l'étranger que le président MacMahon et son cabinet n'ont d'autre politique que celle d'assurer la paix à l'extérieur et l'ordre à l'intérieur. La majorité a pensé que pour atteindre ce double objet, il fallait à la France un pouvoir fort, énergique.

On voit par les journaux conservateurs que la déchéance de Thiers était décidée depuis quelques jours par les monarchistes de toutes couleurs. Ils avaient résolu de forcer M. Thiers à se jeter franchement d'un côté ou de l'autre, à être vraiment conservateur ou libéral. Le succès des radicaux les avait convaincus qu'il n'y avait plus une heure à perdre, s'ils voulaient arrêter la France sur la pente du radicalisme. De son côté, M. About, parlant au nom de la république, disait qu'elle était menacée ; il mettait les députés sur leur garde et déclarait que la guerre civile pourrait bien être la conséquence du vote de l'Assemblée nationale.

On dit que les orléanistes avaient espéré que la fusion des partis monarchiques se ferait à leur profit, et que le duc d'Aumale aurait été accepté comme président de la république, s'il avait voulu s'engager à travailler au profit de la légitimité. Mais c'était demander aux orléanistes plus qu'ils ne sont prêts encore à accorder ; les horreurs de la guerre civile et la terreur pourront seules les décider à sacrifier leurs prétentions.

Une grande sensation a été produite par la nouvelle que l'impératrice avait lancé à Londres une proclamation en faveur de son fils Napoléon IV et que le prince Jérôme-Napoléon était en France ; d'autres indices faisaient croire que les bonapartistes travaillaient à la restauration de l'empire. Mais la nouvelle au sujet de la proclamation ayant été contredite, les esprits se sont calmés. Le fait est que les trois dynasties qui composent le parti monarchique, sont sur le qui-vive et songent à tirer parti des événements, chacune à son profit personnel. On apprendra sans doute des nouvelles importantes dans quelques jours.

Le général Chanzy a été nommé gouverneur de l'Algérie.

ESPAGNE.

La dépêche suivante dira suffisamment dans quelle position déplorable se trouve l'Espagne. Le gouvernement abandonné par les républicains les plus capables et les plus modérés n'a plus ni prestige ni autorité ; le désordre est partout et, pendant que les Carlistes prennent des villes, les troupes républicaines se mutinent et cherchent à tuer leurs généraux. La fin n'est pas loin ; il est impossible que Don Carlos ne triomphe pas de la canaille radicale qui infeste l'Espagne. Ce qui se passe en France et en Espagne est bien de nature à dégoûter de la république, à prouver dans tous les cas que la république dans les pays où il n'y a plus ni mœurs ni principes est une chose affreuse.

Madrid, 8.—À l'assemblée des Cortès aujourd'hui, Senor Ornesa a été élu président avec une majorité de 17 voix ; les autres officiers des Cortès ont été élus.

Le président Figueras a annoncé à cette assemblée qu'il se démettait des fonctions que le gouvernement lui avait accordées en le nommant président du gouvernement provisoire en Espagne. Figueras a fait remarquer que la situation de critique qu'elle était à passé dans un état presque désespéré dû en grande partie à la révolte et aux mutineries de l'armée républicaine.

Par un vote de 152 contre 50 voix, il a été décidé de former un nouveau cabinet et Senor Margall a été chargé de cette mission.

Après un ajournement de quelques heures, les Cortès se sont rassemblées à 10 heures p.m. La république fédérale a été proclamée comme forme définitive du gouvernement. Il est probable que le ministère sera formé comme suit : Senor Margall

Ministre de l'Intérieur ; Palanca, Ministre d'Etat ; Predical, Ministre de la Guerre ; Esterceuz, Ministre des Colonies ; Sorni, Ministre des Finances.

ITALIE.

L'abolition des corporations religieuses a affecté le monde catholique. Quatre-vingt-deux chefs d'ordres religieux ont signé le document protestant contre la loi de suppression des corporations religieuses et ils en appellent au pape, à la loi des nations et à Dieu.

L'homme d'Etat italien, Rattazzi, qu'on regardait comme le successeur de Cavour, l'un de ceux qui ont le plus contribué à la chute du pouvoir temporel de la papauté, est mort presque subitement. Cette mort a produit, disent les dépêches, une grande sensation à Rome. La prophétie qui dit que le pape survivra à tous ceux qui l'auront combattu semble devoir se réaliser. Cavour, Mazzini, Rattazzi, Napoléon III sont déjà partis.

La discussion qui a eu lieu dans le parlement sur la question de la suppression des ordres religieux a démontré combien la députation italienne est anti-catholique. Ce n'est pas seulement à l'ordre temporel qu'on en veut, mais à l'ordre spirituel, aux principes même qui sont le fondement de la religion catholique. Un député a dit que les ordres religieux, les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance sont l'antithèse du progrès matériel, moral et intellectuel.

Un autre a dit que le gouvernement italien ne peut se maintenir à Rome qu'à la condition d'être ennemi du catholicisme. Point de ménagements. Point de tolérance. Il faut tout craindre de l'Eglise, et le gouvernement, avec son projet de loi, comme avec ses garanties, s'est fait le continuateur de l'œuvre infâme (sic) du concile de Trente et du Vatican.

Ces deux extraits donneront une idée des discours qui ont été prononcés pendant la discussion ; c'était à qui exprimerait les idées les plus échevelées.

LE CHOLÉRA.

Ce terrible fléau semble vouloir visiter l'Amérique, cette année. Il a commencé à exercer ses ravages dans la Louisiane et le Tennessee des Etats-Unis. On sait que depuis deux ans il a parcouru une bonne partie de l'Europe après avoir dévasté l'Asie. S'il est aux Etats-Unis, on ferait bien d'être sur ses gardes, de ne négliger aucune des précautions que suggère la prudence. Mais espérons qu'il ne viendra pas jusqu'en Canada. Depuis plusieurs années on a prédit son arrivée, et cependant il n'est pas venu, peut-être qu'il en sera de même cette année.

PRUSSE.

L'empereur Guillaume est malade et le prince Adalbert, son neveu, est mort. La maladie de l'empereur cause beaucoup d'inquiétude en Prusse ; il est à l'âge où une maladie sérieuse est généralement fatale.

L. O. D.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

M. Dessane, organiste de l'église St. Roch, est mort.

Le Dr. Wolfred Nelson, a été nommé gardien du musée de la Faculté médicale du collège Bishop.

Le Conseil-de-Ville de St. Hyacinthe a exempté la Compagnie Manufacturière de taxes pendant dix ans, à partir du 1er janvier 1874.

FLÉAU.—Les sauterelles ont déjà fait leur apparition dans les parties de la paroisse de Sorel, qui furent visitées par ce fléau, l'année dernière et l'année précédente.

Un crime affreux vient d'être commis à New-York. M. Mansfield Tracy Walworth a été tué par son fils, qui lui a tiré trois coups de pistolet.

Le meurtrier s'est livré lui-même aux autorités.

L'Hon. M. Robitaille étant allé à Québec pour présider aux funérailles de Sir George Etienne Cartier, a trouvé son père et sa mère gravement malades. Il est probable que le vieillard succombera cette nuit même.

La Cour de Trinité a clos l'enquête faite sur l'accident arrivé au *Renaud* dans les rapides de Lachine par un verdict qui accuse de négligence et de mauvaise conduite tous les officiers et employés de ce vaisseau excepté l'ingénieur en chef.

Riel est résolu de se porter candidat à Provencher. Lorsqu'on lui représente le danger auquel il s'exposerait en venant à Ottawa, il répond qu'il lui faut sortir de la position incertaine et anormale où il se trouve, et qu'il vaut autant braver le péril de suite que plus tard.

Il circule diverses rumeurs, en ce moment, à Ottawa, une entre autres qui va à dire que Sir J. A. Macdonald quitterait le pays pour aller en Angleterre se faire asseoir comme membre du Conseil Privé. Alors, le gouverneur-général serait appelé à constituer un autre Cabinet, et c'est le Dr. Tupper qui en serait le chef.

ENCORE UN FOU DANGEREUX.—L'huissier Frs. Codère, de St. Ours, dit le *Richelieu*, remettait la semaine dernière entre les mains du gendarme de la prison de Sorel, un nommé François Gendron, de St. Ours, qui depuis quelques temps donnait des signes d'aliénation mentale. Il s'attaquait au Révérend Messire Michon, curé de sa paroisse, et faisait des menaces verbales de le tuer aussitôt qu'il le pourrait. Il fit même des démarches dans ce but, et des démarches sérieuses. Il se rendit chez M. le curé, armé d'un pistolet chargé, mais n'osa pas accomplir son crime, vu que quelqu'un était avec Messire Michon. Heureusement qu'il ne se cachait pas et que l'on put l'arrêter à temps. On donne pour cause de sa folie une perte de \$15 à \$1600 qu'il aurait faite dans un commerce de chevaux et aussi l'idée de se marier.

Il y en a qui deviennent fous parce qu'ils sont mariés et d'autres parce qu'il ne le sont pas. Qu'on explique cette contradiction, si on peut.

Lors de la tempête terrible qui fit tant de ravages dans notre province, la foudre est tombée sur une maison appartenant à M. Honoré Morin, dans la paroisse de St. François du Lac, et occupée par une famille du nom de Lampron, dont le chef est aux Etats-Unis. La peur avait chassé, dès l'approche de la nuit, femme et enfants, chez un voisin, de sorte que personne n'était sous le toit lorsqu'il fut frappé de la foudre. Les vitres furent toutes brisées à l'exception de celles d'un châssis qui se trouvait dans un des pignons. Furent toutes défaits moins trois les feuilles d'un tuyau long de vingt pieds ; la porte du poêle fut ouverte, et la cendre étendue par couche dans toute la maison ; une cruche de mélasse fut brisée et la mélasse lancée partout.

Gardez toujours près de vous une bouteille du Liquide de Jacobs.

NOS GRAVURES.

INAUGURATION DE L'EXPOSITION DE VIENNE.

On lit dans le *Monde Illustré* :

Le 1er mai a eu lieu l'inauguration de l'exposition de Vienne ; elle a duré vingt minutes au plus.

La cérémonie était annoncée pour midi. Dès neuf heures du matin, toutes les voies aboutissant au Prater regorgeaient de piétons, les uns postés en rideau et faisant la haie sur le chemin du cortège, les autres suivant le courant et se dirigeant vers l'Exposition.

Le soleil manquait à la fête. Il faisait un temps affreux, mêlé de pluie et de bourrasques, et la boue la plus incommode du monde. Mais les Autrichiens n'en affluèrent pas moins, d'un pas tranquille, vers le palais de l'Exposition.

C'est dans la rotonde centrale que l'estrade impériale avait été dressée. Elle faisait face à l'entrée principale. Pas un drapeau, ni une guirlande, ni un écusson.

Au moment où l'horloge commençait à sonner midi, les salves d'artillerie et les vivats du dehors ont annoncé l'arrivée de l'empereur. Le grand maître des cérémonies, prince Constantin de Hohenlohé-Schillingsfurst, est entré dans la rotonde précédant la cour de quelques pas ; les hurrahs et les cris, *Hoch! Kaiser! Gott schütze Franz Joseph!* ont éclaté de toutes parts. En même temps, la musique de l'exposition, dirigée par Strauss, augmentée de l'orchestre du théâtre impérial et royal de l'Opéra et des chanteurs des grandes sociétés chorales, entonnait l'hymne national d'Autriche.

Le cortège s'est rendu à l'estrade réservée. Le prince héritier d'Allemagne ouvrait la marche, donnant le bras à l'impératrice d'Autriche. Venaient ensuite la princesse impériale d'Allemagne, le prince de Galles et la princesse de Cobourg, le prince Frédéric-Guillaume, fils du prince royal de Prusse, et le prince Rodolphe, fils de François-Joseph, marchant bras dessus bras dessous ; enfin, le prince héritier de Danemark, suivis d'un long cortège d'archiducs, de princes, de grands dignitaires de la couronne et de grands seigneurs de l'empire d'Autriche et du royaume de Hongrie.

Pour avoir une idée de ces costumes éblouissants, mêlez le velours, la soie et les fourrures, velours bleu de ciel et hermine, velours grenat et martre, moire noire et velours. Puis ajoutez l'éclat des bijoux les plus fins tels que l'art italien du seizième siècle savait les faire, ces joyaux sans pareils, où l'éclat des pierres et le ton mat des émaux se mêlent aux reflets fauves de l'or travaillé ; tantôt c'est l'agrafe qui retient à la toque l'aigrette de héron ou la fière plume d'aigle ; tantôt c'est le large collier qui retient la pelisse tombant sur l'épaule. Ici, c'est la boucle du ceinturon, large comme les deux mains, même le ceinturon tout entier, en visière orfèvrerie pesante et massive, qui soutient le cimenterie à poignée enrichie de pierreries.

Ces richesses ne datent pas d'hier ; elles ont été portées par les ancêtres de ces fiers hommes, comme leurs armures, dont plus d'une s'est ébréchée en frappant les Turcs. Dans ces bijoux, ces armes, ces costumes traditionnels, il y a des épopées tout entières.

L'empereur portait l'uniforme de maréchal, avec le grand cordon en sautoir ; le prince de Galles était revêtu de l'habit rouge des *Horse-Guards* ; le prince héritier de Danemark, tout en noir, avec les plaques étincelantes de ces ordres. Le prince héritier d'Allemagne avait l'uniforme des cuirassiers de sa garde.

La toilette de l'impératrice et celle de la princesse de Danemark ont été fort remarquées. Entre tous brillait le costume hongrois du comte Andrassy, d'un rouge éclatant, avec le petit manteau brodé de fourrures, pantalon à passementeries d'or et kolback surmonté d'une haute aigrette blanche. On remarquait aussi l'archevêque de Vienne, S. E. Mgr. Raucher, prince d'empire, cardinal primat de la Basse-Autriche, le comte d'Auersperg, premier ministre ; les ambassadeurs de toutes les puissances ; et aux premiers rangs le marquis de Banneville, M. du Sommerard, commissaire général pour la France, et les membres de la commission, etc., etc.

Lorsque les souverains, leur cour et leur hôtes ont eu pris place sur l'estrade, l'inévitable défilé des discours a commencé. A partir de ce moment, l'Exposition universelle de Vienne a été officiellement ouverte.

Ensuite a commencé la visite des galeries. Leurs Majestés, conduites par le ministre du commerce et le baron Schurz, tout chamarré d'or, les ont parcourues successivement.

Arrivé à la section française, l'empereur a été reçu par M. du Sommerard auquel il a témoigné sa vive sympathie et la satisfaction qu'il éprouvait à le trouver à la tête de l'exposition française.

Une foule toujours grossissante attendait le cortège à sa sortie. La voiture de l'empereur était attelée de six chevaux blancs magnifiques. Un seul membre de la famille impériale, l'archiduc Henri, s'était contenté d'un fiacre numéroté et suivait le cortège à longue distance.

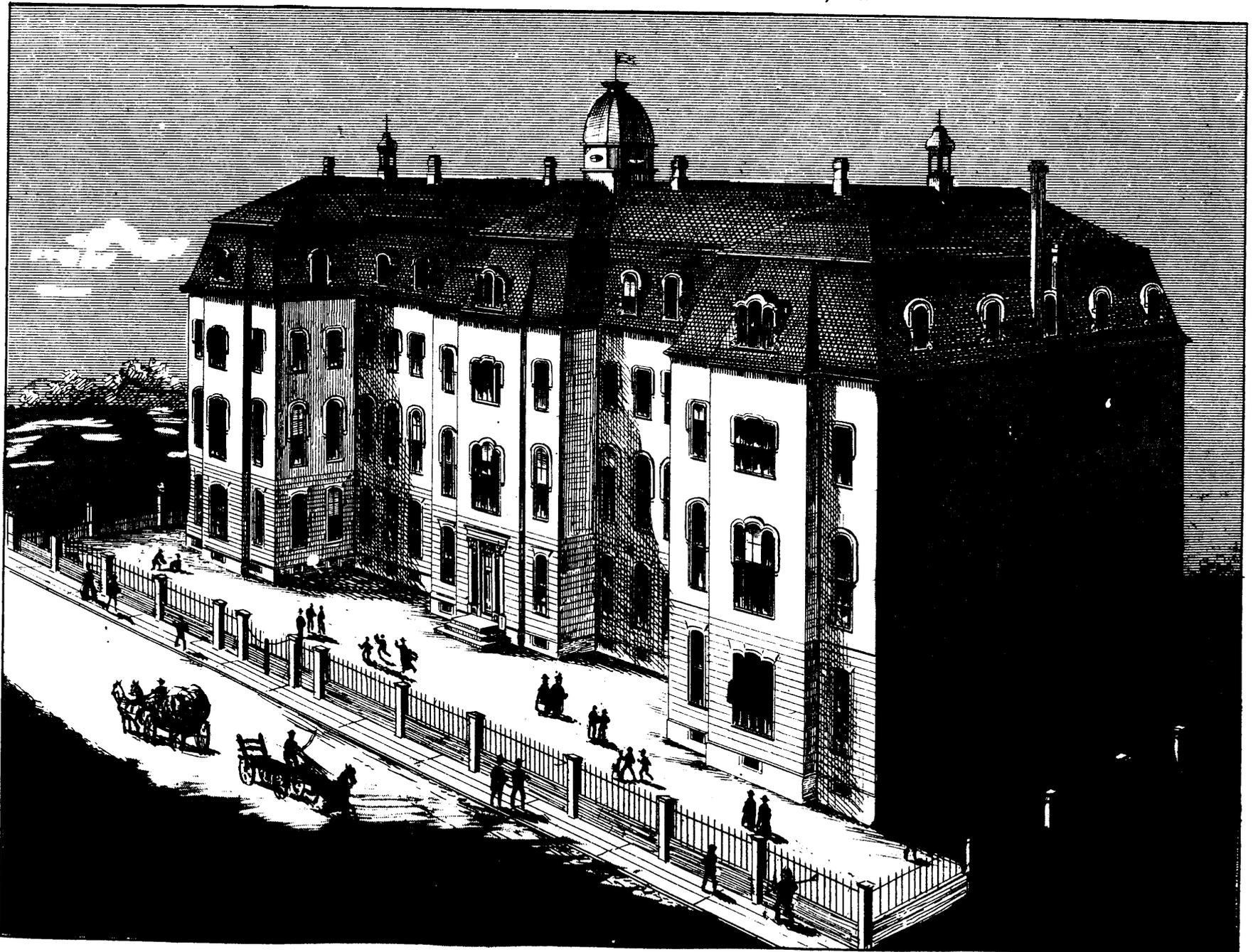
POLICHINELLE.

Cette gravure représente une scène qui se répète souvent dans certaines parties de l'Europe, en Allemagne surtout. Polichinelle et sa femme sont deux pantins ou figurines que qu'un caché dans une boîte fait mouvoir, gesticuler, grimacer, crier et acter au grand amusement de la foule venue de tous côtés pour assister à cette représentation. Hommes, femmes, jeunes gens et enfants se rendent en foule à ces comédies peu dangereuses pour la morale et qui ne demandent pas de grands efforts de génie.



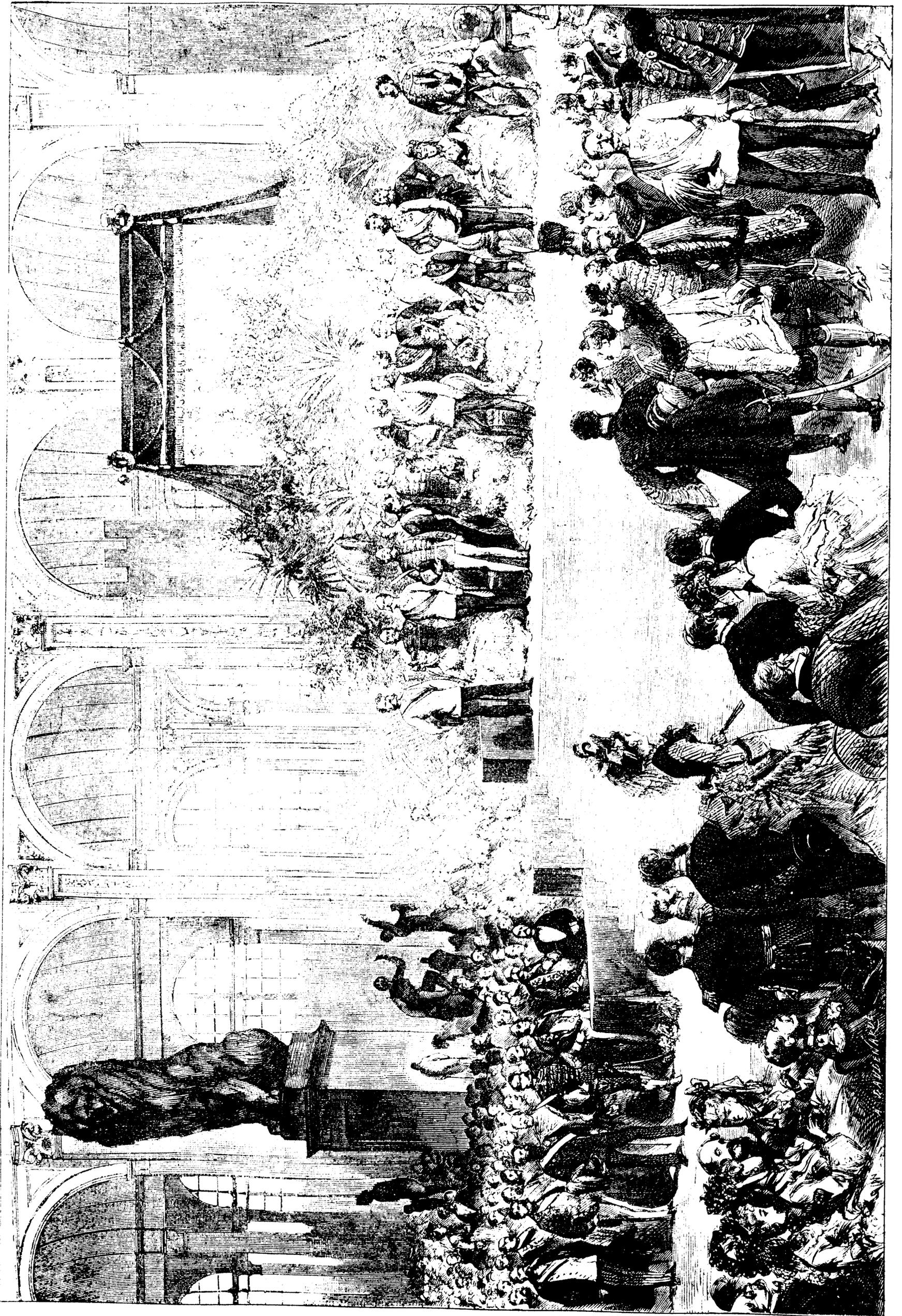
L'HON. JOSEPH HOWE.

LIEUT.-GOUVERNEUR DE LA NOUVELLE-ECOSSE, DÉCÉDÉ LE 31 MAI, 1873.



LE SÉMINAIRE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.





OUVERTURE DE L'EXPOSITION DE VIENNE PAR L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

AVIS.

MM. les commissaires d'écoles, directeurs d'académies, de collèges et de convents trouveront chez tous les libraires les biographies de M. David; le prix en a été réduit afin qu'elles puissent être données facilement comme prix dans les écoles.

L'OPINION PUBLIQUE.

MERCREDI, 11 JUIN, 1873

BULLETIN.

Il y avait, jeudi dernier, assemblée du Barreau de Montréal à l'occasion de la mort de Sir George Etienne Cartier. Il y avait foule; presque tous les avocats de Montréal y étaient, au moins quatre-vingt à cent. Présidait l'Hon. A. A. Dorion, bâtonnier de la section de Montréal, et récemment élu Bâtonnier général du Conseil Général de l'Ordre de toute la Province. Il ouvrit la séance par quelques remarques dignes et appropriées. Les résolutions adoptées—qu'on trouvera plus loin—sont celles d'usage pour déplorer la perte d'avocats distingués.

Nous sommes d'avis qu'on aurait pu aller plus loin, sans blesser l'été cette professionnelle ni les convictions politiques des membres du Barreau. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Joseph Doutre, conseil de la Reine, qui proposa la première résolution. Après avoir fait l'éloge de M. Cartier comme avocat, il n'a pas craint d'entrer sur le terrain politique. Il l'a fait avec beaucoup de délicatesse et d'esprit. Il a prétendu, après de très nobles réserves, nécessitées par sa qualité de membre proéminent de l'Opposition, qu'il avait, plus que n'importe quel conservateur, le droit de parler de la carrière publique de Sir Georges, du moment qu'il n'avait que du bien à dire. Il signala quelques mesures de l'Honorable défunt, ayant trait à l'administration de la justice et au système hypothécaire, qui, quoique tout d'abord vivement opposées, ont conféré au public des avantages réels. M. Cartier n'était pas, non plus, a ajouté M. Doutre, possédé de l'ambition effrénée de faire de l'argent, vice que l'on a eu trop souvent raison de reprocher aux hommes publics du continent américain. Tout le monde connaît son désintéressement et sait que la politique l'a appauvri.

Cet hommage généreux rendu à Sir Georges est digne des plus grands éloges et fait beaucoup d'honneur à M. Doutre.

C'est ainsi qu'on devrait comprendre et pratiquer la véritable politique; s'occuper d'abord des principes et des mesures, puis reconnaître franchement le mérite personnel des hommes politiques, qu'ils soient chefs, lieutenants ou simples soldats.

L'Opposition ne perd rien en reconnaissant et en proclamant que Sir George E. Cartier a rendu quelques services publics et ne s'est jamais, dans sa conduite politique, laissé guider par l'intérêt privé. Les Conservateurs, de leur côté, ne compromettent pas leur cause en avançant que l'Hon. M. A. A. Dorion est un homme d'Etat honnête et qu'il a fait de grands sacrifices pour le parti dont il est le chef. Il ressort, au contraire, de ces aveux réciproques, une belle et consolante vérité: c'est que le Canada français, divisé en deux camps, avait et aura (nous sommes sûr que l'Hon. M. Langevin, successeur de Sir George, a ses idées et son désintéressement personnel) deux chefs qui ont fait, et feront passer avant leur intérêt personnel, les intérêts de leur pays et de leur parti. Ce n'est pas tout, ce n'est pas assez; nous aimerions mieux, comme nous l'avons toujours prêché dans ces colonnes, avoir l'union complète des hommes publics de notre Province marchant sous un même drapeau. Si nous ne pouvons avoir le plus, contentons-nous et félicitons-nous du moins. C'est déjà quelque chose, c'est déjà beaucoup, de pouvoir, dans les deux partis, nous glorifier d'avoir des chefs intègres et désintéressés.

La politique chôme, vit de conjectures et de rumeurs. Il y a, dans le Cabinet fédéral, trois sièges vacants: celui de Sir Georges, celui de M. Howe et celui de M. Hincks, on parle même d'un quatrième: celui de l'Hon. M. O'Connor, qui résignerait ou serait renvoyé pour faire place à un autre. Il nous est assez indifférent de savoir par qui l'on remplacera, dans le Haut Canada, MM. Hincks et O'Connor;—Sir John A. Macdonald saura faire un choix qui ne l'affaiblira pas. Dans la Nouvelle-Ecosse, ce sera également facile. Il y a ouverture pour bien des ambitions.

Le plus difficile sera pour le Bas-Canada. M. Langevin remplacera Sir Georges comme chef des Conservateurs du Bas Canada. Mais qui aura le portefeuille de Sir Georges?—Pour le coup, poser la question, ce n'est pas la résoudre. Il faut que ce soit un homme du District politique de Montréal, qui ait assez de force et de prestige pour commander dans cette région, comme lieutenant du chef général. M. Langevin. Les Conservateurs de Montréal con-

sentiront bien à marcher sous un chef de Québec. Mais il est probable qu'ils exigeront, comme ministre succédant à M. Cartier, un homme de Montréal, c'est-à-dire un homme qui sera accepté de la population anglaise et canadienne de la Ville de Montréal, et par les Conservateurs des environs.

La Cité de Québec a déjà trois ministres: M. Langevin, M. Ouimet, Premier du Gouvernement Local, et M. Irvine, Procureur-Général du même Gouvernement. Montréal avait jadis trois ministres: M. Cartier, chef du Bas-Canada, M. Rose, ministre des Finances, et M. Ouimet (alors résidant à Montréal) Procureur (Général de Québec.

Aujourd'hui, cette dernière ville (Montréal) n'a plus qu'un ministre, l'hon. M. J. A. Chapleau, qui représente un Comté rural, Terrebonne, et qui occupe à Québec le ministère le moins important—celui de Solliciteur-Général.

Nous devons nous hâter d'ajouter que, quant à nous, nous regrettons que l'on ait continué sous la Confédération le système étroit et mesquin de représenter dans les gouvernements-Local et Fédéral—le Bas-Canada comme ci-devant. Il faut que chaque région du Bas-Canada ait son homme aux affaires:—le Bas du Golfe, Québec, Trois-Rivières et Montréal. C'est un système absurde et qui force chaque section de la Province à avoir ses grands hommes—ce qui n'est pas toujours facile. Mais puisqu'il faut que le Golfe, Québec, et Trois Rivières aient leur ministre, Montréal a le droit d'exiger la même chose, et les citoyens de notre ville seront bien venus à demander que le successeur de M. Cartier soit choisi chez eux. Ils auront encore moins de ministres et de hauts dignitaires qu'à Québec.

Nous le répétons, nous ne partageons pas cet absurde préjugé qui veut que chaque coin de la Province ait son ministre; nous nous faisons tout simplement l'écho du sentiment général à Montréal. Maintenant, quel est l'homme qui conviendra à Montréal et qui réunira les conditions nécessaires pour le faire accepter par tout le parti conservateur et dans la ville et dans le District? Plusieurs ambitions respectables réclament légitimement la succession ouverte. Il ne nous appartient pas de nommer ici, de décider. Nous mentionnons le fait. Le parti ou le Gouvernement décidera. Ceux qui auront à fixer le choix définitif devront tenir compte des considérations qu'on vient de présenter.

J. A. MOUSSEAU.

LA ST. JEAN-BAPTISTE.

Le comité d'organisation de la St. Jean-Baptiste a jugé avec raison qu'il était trop tard pour mettre à exécution le projet d'organiser la procession de la St. Jean-Baptiste, de manière à y faire figurer comme corps toutes les classes de la société, professions, commerce et métiers. Il n'aurait pas été trop tard, si on n'eût pas mis tant de temps à accepter une chose pourtant bien simple. Cependant la bonne volonté ne manque pas maintenant à la majorité des membres de la St. Jean-Baptiste. Sans la motion malheureuse de M. Chapleau qui a été considérée avec raison comme une motion politique, mais qui n'aurait pas passé si on eût fait voir suffisamment ce qu'elle renfermait, tout aurait bien été. Mais c'est un accident auquel il ne faut pas, peut-être, attacher trop d'importance; l'intention n'était pas mauvaise.

Quoi qu'il en soit, nous avons une suggestion à faire aux ouvriers de Montréal. Comme, d'après les règlements de la Société St. Jean Baptiste, toutes les associations, sociétés de bienfaisance et corps de métiers sont invités à figurer dans les rangs de la procession, ils devraient s'organiser autant que possible en sections, cette année, pour montrer ce qu'ils pourraient faire. Les menuisiers et charpentiers, les tailleurs de pierre et les peintres sont déjà constitués, les autres métiers devraient en faire autant. Quand bien même il n'y aurait, cette année, que cinq ou six corps de métiers ainsi organisés, ce serait assez pour convaincre les plus incrédules de l'efficacité du système proposé. Il suffit quelquefois de jeter une idée nationale dans le peuple pour qu'elle porte ses fruits. Eh bien! que les ouvriers s'emparent de celle-là et qu'ils montrent ce qu'ils peuvent faire.

Nous pouvons leur promettre que tout ira bien ensuite et qu'on fera dans les règlements de la Société les changements désirés. Faisons quelque chose digne de Montréal ou rien du tout.

L. O. D.

De la part de mes collègues, les Honorables Membres du Cabinet, je prie les journaux de me servir d'intermédiaires pour inviter le peuple canadien en général à assister aux funérailles de feu l'Honorable Sir George E. Cartier. Ne pouvant adresser cette invitation à chacun en particulier, j'espère que tous les habitants de ce pays que l'illustre défunt a tant aimé, voudront bien se considérer comme suffisamment invités par la présente.

THÉODORE ROBITAILLE,
M. C. P.

Montréal le 7 juin 1873.

ÇA ET LÀ.

Il paraît que les candidats ne manqueront pas dans le comté de Beauharnois. On parle de M. Cayley ex-député, de M. Girouard que sa défaite à Jacques Cartier n'a pas découragé, et de M. Célestin Bergevin, *the last but not the least*. On croit que le comté de Beauharnois ne pourra pas résister à l'éloquence entraînée de Célestin. C'est lui qui disait une fois dans la Chambre "qu'on avait vu les flammes dévorer nos incendies dans les forêts" et qui ajoutait un instant après: "Quand je parle, M. l'Orateur, des Canayens, je ne parle pas seulement des Canayens-Français, mais des Anglais, des Ecossais, des Irlandais de toutes les nations et de tout ceux qui n'ont pas d'origine."

Chacun son goût, le comté de Beauharnois aime cette éloquence-là, lui. Célestin ne désire pas être élu, mais il croit que pour remplacer un homme comme Sir George, il faut un homme comme lui.

.

Il y a trois sièges vacants dans le ministère fédéral et trois hommes importants à remplacer: MM. Hincks, Howe et Cartier. Le bruit a couru que M. O'Connor allait aussi sortir du Cabinet et que M. Stephenson, député de Kent, le remplacerait. Il est question de donner le portefeuille de M. Hincks à M. Gibbs, député de South Ontario, celui de M. Howe à M. McDonald de Pictou, et celui de M. Cartier à M. Masson, ou M. Bellerose ou M. Chapleau.

Mais on dit que MM. Bellerose et Masson n'entreraient qu'à la condition expresse du règlement de la question des écoles.

Au moment où nous mettons sous presse le *Prussien* arrive à Québec, et les restes de Sir George sont transportés à la cathédrale de Québec. Le canon résonne, les cloches font retentir l'air de leurs sons funèbres, les magasins sont fermés, la foule envahit les rues et se presse autour des restes de l'illustre défunt. Un *libera* solennel va être chanté dans la cathédrale et l'abbé Racine prononcera l'oraison funèbre. Le corps du défunt sera ensuite mis à bord du *Druid*, vapeur du gouvernement, et transporté à Montréal où on fait d'immenses préparatifs pour les funérailles qui auront lieu demain, vendredi.

Mgr. Taschereau officiera, et on s'attend à la présence de plusieurs évêques de la Province.

MM. Larivière & Cie. achèvent de construire le char funèbre qui sera un véritable monument. On prépare une parure de deuil pour l'église Notre-Dame et on s'occupe de préparer la salle du Palais de justice où le corps doit être exposé.

On n'aura rien vu de semblable depuis la mort de l'Hon. M. McGee et même sous certains rapports la démonstration sera plus solennelle.

Nous empruntons à la *Gazette d'Augsbourg* des détails intéressants sur la transformation sociale qui s'opère en ce moment au Japon.

Le système représentatif a été adopté, et, chose assez curieuse, il a paru un ouvrage pour donner aux Japonais une idée de la souveraineté populaire. Ce livre porte pour titre: *Des principes de la liberté*.

Au nombre des décrets importants récemment promulgués, figure celui concernant la liberté des cultes, dont les journaux ont parlé ces jours derniers. Cette mesure paraît avoir enlevé aux prêtres du pays beaucoup de leur influence; aussi quelques-uns d'entre eux ont-ils déjà renoncé à leurs fonctions pour se livrer à d'autres occupations; on cite entre autres le prêtre bouddhiste Naumridsch-Gauri, qui se livre au commerce de la soie et qui a déjà fait d'importants achats à Goschtu et à Mino.

Comme preuve de l'émancipation des Japonais, on peut citer ce fait que le fils cadet de l'ancien gouverneur Chidschi Massu Mayo, appartenant à la haute noblesse, s'est marié avec la fille d'un marchand d'Oasaka, nommé Teunoliyo, ce qui autrefois n'aurait pas été toléré.

BIBLIOGRAPHIE.

Almanach des fidèles amis de Pie IX, de 1873; par le R. P. Huguet, vol. in-18 de 300 pages. 15 cents franco par la poste. Paris, Régis Ruffet et Cie., à Montréal chez J. B. Rolland et Fils, Libraires-Dépositaires.

Les Pilules du Dr. Colby sont composées d'après des principes scientifiques.

OFFICE DE EVANS, MERCER & CIE.,
DROGUISTES EN GROS,
MONTRÉAL, NOV., 1871.

M. JAMES I. FELLOWS,

Cher Monsieur:— Nous avons une grande demande pour votre Sirop Composé d'Hypophosphite, et il n'y a pas de doute qu'aussitôt que ses vertus deviendront mieux connues, la vente augmentera encore considérablement.

La meilleure preuve de l'efficacité et de la grande valeur de cette préparation, c'est que les médecins la recommandent fortement; et les Pharmaciens nous informent que les demandes pour le Sirop Composé d'Hypophosphite de Fellows vont toujours en augmentant.

Nous nous soucrivons
respectueusement,
EVANS, MERCER & Co.

Les annonces de naissances, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un feu chaque.

DECES.

A Terrebonne, le 31 mai, à l'âge de 51 ans, Mme. Eléonore Durocher, épouse de M. Zéphirin Roussel, bourgeois.

A L'Épiphanie, le 27 courant, chez son gendre, M. J.-Bte. Charpentier, maire, Laurent Archambault, à l'âge avancé de 79 ans.

A St. Eustache, le 4 courant, à l'âge de 8 ans et 4 mois, Louis Adélaïde, enfant de C. H. Champagne, cor., N. P.

LES
CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Troisième Partie—L'Hotel des Nefles
(Suite et fin.)

IX.—UN NOUVEAU PLAN.

Vainement Denis avait su capter toute la confiance et toutes les sympathies de M. Locquard, en se faisant passer pour un riche propriétaire et en effectuant des achats d'une assez grande importance, payés comptant, sans marchand.

Vainement il jetait à pleines mains aux pieds d'Angélique les perles les mieux choisies de l'écrin de sa galanterie courtoisanesque.

La jeune fille l'écoutait en riant, et, pour toute réponse, se moquait de lui.

Denis résolut d'essayer les grands moyens. Il parla de mariage, d'une façon peut-être un peu vague; mais, enfin, il en parla. Mademoiselle Angélique répliqua très-nettement que jamais elle ne deviendrait la femme d'un homme qui s'appelait *Richard Desroches*. (Tel était le nom de circonstance que Denis avait jugé convenable de prendre.)

—Faites-vous anoblir d'abord,—ajouta la jeune fille en riant,—et nous verrons après.

Contre un cœur ainsi barricadé par une froideur naturelle et par un excessif orgueil, il n'y avait décidément rien à faire.

Denis le comprit et se tint pour battu. Il s'efforça alors d'imposer silence au caprice qui s'était emparé de lui et d'effacer de son esprit l'image d'Angélique. Mais la nature de Denis était de celles que les obstacles irritent mais ne découragent point. D'ailleurs, en raison même des obstacles qu'il rencontrait pour se satisfaire, la captivité avait grandi et était devenue une passion. Denis aimait Angélique, et surtout il la désirait avec passion, avec ardeur, avec emportement, avec folie.

Ajoutons à cela que, dans une conversation confidentielle, M. Locquard lui avait laissé entendre que, le jour même du mariage, il donnait à sa fille six cent mille livres bien comptées.

—Ah! que ne puis-je l'épouser!...—pensait Denis.—Pourquoi suis-je marié?...

Puis, un beau jour, cette pensée se compléta ainsi qu'il suit:—Marié!—répéta-t-il,—mais, je ne le suis pas... Mon mariage fut une comédie... quoi de plus facile que de le rompre?...

Après quelques secondes de réflexions, il ajouta:—Oui, mais quel scandale si la vérité venait à se savoir!... Et elle se saurait!... —Allons, la chose est impossible!... il n'y faut plus penser!...

Denis disait cela, et il y pensait toujours, il y pensait plus que jamais. La possibilité d'une union avec Angélique était devenue son idée fixe, sa préoccupation constante. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. Son front devenait pâle, ses joues se creusaient, ses yeux s'entouraient d'un large cercle couleur de bistre.

Marguerite se désespérait de ce rapide changement, dont la malheureuse enfant ne pouvait ni comprendre ni deviner les causes. Avec une douceur d'ange et une adorable tendresse, elle interrogeait Denis. Denis restait inébranlable, et la repoussait d'une façon brutale dont il arrivait lui-même à rougir un instant après.

Enfin, il fallait que cette situation violente eût un terme. Denis souffrait trop pour ne pas accepter tout au monde plutôt que la prolongation de pareils tourments. Il prit un parti, et, pour ne pas se laisser le temps de la réflexion, il fit prier Roncevaux de venir le trouver sur-le-champ.

L'intendant-lieutenant ne se fit pas attendre. Lui aussi, depuis quelque temps, avait le front plissé et les yeux rougis.

—Capitaine,—dit-il après s'être assuré que la porte était bien fermée et que personne ne pouvait les entendre,—me voici, que me voulez-vous?...

Denis lui fit signe de s'asseoir.

—Roncevaux, lui dit-il,—ne t'es-tu pas aperçu du prodigieux changement survenu en moi depuis quelques semaines?

—Pour ne pas s'en apercevoir,—répondit Roncevaux,—il aurait fallu ne vous porter aucun intérêt, et vous savez que pour moi vous êtes tout... —Et qu'as-tu supposé?...

—J'ai cherché, je n'ai pas trouvé. Il me semble que tout vous réussit et que vous êtes l'homme de ce monde le plus heureux... —Roncevaux, je me meurs... —Et de quoi, capitaine?—s'écria le lieutenant.

—Ne va pas rire de moi, Roncevaux!... je me meurs d'amour... —Roncevaux regarda Denis avec une stupefaction qui n'était point jouée.

—Est-ce possible!...—murmura-t-il. Puis il ajouta:—Et qui donc aimez-vous à ce point?...

—Une femme que tu ne connais pas, et qu'à tout prix je veux épouser.

—Épouser?...

—Oui.

—Mais vous êtes marié?...

—Tu sais bien que non, Roncevaux.

—Sans doute, mais nous serions infailliblement perdus, si vous disiez la vérité à cet égard... —Aussi ne la dirai-je point... il est d'autres moyens... —Lesquels? —On peut devenir veuf...—balbutia Denis. Roncevaux pâlit.

—Oh!—s'écria-t-il avec une violence indignée,—songeriez-vous donc à tuer Marguerite?...

—Non, certes!... je n'aime pas à verser le sang, et, d'ailleurs, à quoi bon?...

—Que ferez-vous donc? —Il faut qu'elle vive, mais qu'elle disparaisse et qu'elle passe pour morte... —Mais comment? —Rien n'est plus facile, et pour cela je compte sur toi.

—Sur moi?...—répéta Roncevaux, tandis qu'une rougeur ardente remplaçait la pâleur livide de son front et de ses joues.

—Tu vas louer, sous un nom quelconque, une petite maison parfaitement isolée... —Et ensuite? —Sous un prétexte quelconque, tu y conduiras Marguerite... Elle ira sans défiance dans cette maison, où elle restera prisonnière... Mais, sois-en sûr, je ne négligerai rien pour métamorphoser cette maison en une cage dorée... Nous laisserons s'écouler quelques jours et madame de Pessac sera censée avoir péri par accident dans un voyage. Celui de nos hommes qui a l'habitude de ces sortes de détails rédigera en bonne forme (avec toutes les signatures et toutes les légalisations nécessaires) l'acte de décès qui m'est indispensable pour pouvoir contracter un nouveau mariage... Que dis-tu de ce projet?

—Je dis,—répondit Roncevaux en s'efforçant de cacher l'expression d'une immense joie intérieure,—je dis qu'il est très-réalisable, et que je vous aiderai de mon mieux... —A merveille! La femme de chambre de Marguerite est-elle sûre? —Je l'ai choisie de ma main; elle vous est entièrement dévouée, et elle joint d'un grand crédit auprès de sa maîtresse.

—Elle aime l'or? —Passionnément.

—Alors, l'appât d'un gain considérable pourra la décider à partager la prison de sa maîtresse?...

—Je n'en doute pas.

—Voilà qui va le mieux du monde. Ne manquez pas de l'occuper de la petite maison.

—Soyez tranquille, capitaine, je vais m'en occuper sur-le-champ, et il est vraisemblable que, dès aujourd'hui, j'aurai terminé... —Je te donne carte blanche; dépense tout l'argent qu'il faudra, je veux que cette prison soit un véritable palais dans lequel, sauf la liberté, il ne manquera rien à Marguerite.

—Soyez tranquille, capitaine... —Roncevaux sortit.

Le soir, il revint et monta trouver Denis.

—Eh bien?—lui demanda ce dernier.

—Eh bien, capitaine, c'est fait.

—Tu as trouvé? —Oui.

—Où? —Dans ces vastes terrains qui avoisinent la Bastille.

—La maison est-elle bien isolée? —On y égorgerait vingt personnes sans que qui que ce soit put entendre crier au secours.

—Et est-elle jolie? —Extérieurement, non. Mais, d'ici à trois jours, l'intérieur sera devenu un véritable bijou.

—Y a-t-il un jardin? —Certes!

—Vaste? —Immense, et rempli des plus belles fleurs.

—Enfin, quoique enfermé, on y peut vivre? —Je le crois bien!... Que de gens en ce monde échangeaient de grand cœur la liberté contre une prison semblable!...

—Allons, c'est affaire à toi, Roncevaux!... Termine tout le plus vite possible.

—Dans trois jours, si vous le voulez, *feu* madame la vicomtesse de Pessac pourra venir prendre possession de son nouveau domicile.

Roncevaux, en prononçant cette phrase, appuya sur le mot *feu* avec une intention toute particulière et qui fit sourire Denis.

Il voyait approcher le moment où la réalisation de ses désirs et de ses espérances deviendrait possible.

X.—PAUVRE MARGUERITE.

Le plan de Denis était des plus simples.

Une fois muni d'un acte de décès en bonne forme de la prétendue vicomtesse de Pessac (acte que les talents de faussaire de l'un des hommes qui se trouvaient sous ses ordres lui procuraient facilement), il irait trouver M. Locquard et Angélique. Il leur avouerait à tous deux qu'entraîné par une passion coupable, mais irrésistible, il avait prit un faux nom pour essayer de s'emparer du cœur de la jeune fille, mais que, rendu libre par la mort de sa femme, il accourait mettre aux pieds de mademoiselle Locquard son nom véritable, son titre et sa fortune.

Evidemment, cette fois, il ne serait point repoussé par Angélique, qu'une couronne de vicomtesse devait séduire plus que toute chose au monde. Une fois le mariage célébré, une fois sa passion satisfaite, une fois maître des six cent mille livres qui formaient la dot de mademoiselle Locquard, et qui, jointes à ce

qu'il possédait déjà, complèteraient une somme immense, il abandonnerait Paris et la France; il quitterait son nom d'emprunt pour revêtir un autre pseudonyme, et il irait jouir en Angleterre de tous les plaisirs d'une riche et grande existence. Rien ne s'opposerait alors à ce que Marguerite fût rendue à la liberté, et la malheureuse jeune femme, enfin éclairée sur les suites de son fatal amour, irait, si elle le voulait, retrouver son père et sa sœur au château de Kergen.

Tels étaient les projets de Denis.

Mais tels n'étaient point ceux de Roncevaux. Depuis bien longtemps, le lieutenant des chevaliers du poignard nourrissait pour Marguerite une passion ardente. C'était lui dont la jalousie (peut-être l'a-t-on deviné déjà) frappait dans l'ombre tous ceux que la jeune femme paraissait distinguer.

S'il ne s'était point déclaré, c'est qu'il ne se faisait aucune illusion à l'endroit de l'amour de Marguerite pour son mari. Il savait que Marguerite, s'il osait parler, regarderait ses aveux comme des insultes et le chasserait honteusement de sa présence.

Mais maintenant la situation lui apparaissait bien différente. Il allait devenir le maître absolu, l'unique arbitre du sort de la jeune femme. Denis la lui donnait en quelque sorte; il pouvait en disposer à son gré.

Il faudrait bien alors qu'elle se résignât à l'entendre lui parler d'amour; il faudrait bien, soit de gré, soit de force, qu'elle lui appartint; et Marguerite étant devenue sa maîtresse, au lieu de lui rendre la liberté et de la laisser retourner à Kergen, il la garderait auprès de lui comme une amie ou comme une esclave, et ne s'en séparerait jamais.

Pauvre, pauvre Marguerite! Combien il aurait mieux valu pour elle périr jadis sous les morsures déchirantes de cette bête fauve de qui, pour son malheur, Denis l'avait sauvée!

Trois jours s'écoulèrent.

Roncevaux tint parole.

—Tout est prêt,—dit-il à Denis.—Madame de Pessac quittera l'hôtel des Nefles quand vous voudrez.

—Alors demain.

—Soit. Seulement, afin qu'elle me suive sans défiance, il est bon de prendre une précaution.

—Laquelle? —Celle-ci: absentez-vous ce soir de l'hôtel avec moi, et demain j'apporterai à votre femme une lettre de vous, contenant ces lignes:

« Chère Marguerite,

« Montez en voiture avec Roncevaux et avec votre femme de chambre, et venez me rejoindre sur-le-champ.

« Je vous expliquerai moi-même l'importance de ce brusque départ.

« Munissez-vous des objets de première nécessité dont vous pouvez avoir besoin pour un voyage de quelques jours.

« Il est inutile de questionner Roncevaux; il ne sait rien, si ce n'est l'endroit où je vous attends. »

Vous comprenez que l'effet de ce billet sera magique, et que votre femme, après l'avoir reçu, me suivra jusqu'au bout du monde.

—Cela est évident, et tu as raison. Mais j'y pense... Il n'est guère possible de faire conduire par un de mes gens la voiture qui emmènera Marguerite.

—Aussi prendrai-je un carrosse de louage, dont j'aurai soin de me munir à l'avance.

—A merveille! Je sors; viens me rejoindre dans la soirée à l'Opéra, et, ensuite, nous souperons ensemble à la taverne du *Chariot d'or*, et nous irons passer le reste de la nuit dans quelque brelan.

Ce qui fut fait.

Le lendemain, Roncevaux revint seul à l'hôtel, et il chargea Simone de remettre à madame de Pessac un billet de son mari. Nous savons déjà ce que contenait ce billet.

Une inquiétude dévorante s'empara de Marguerite en lisant ces lignes.

—A coup sûr,—se disait-elle avec terreur,—à coup sûr il est arrivé quelque chose à Raoul... Mais quoi?...

Cependant, d'après la recommandation écrite de son mari, elle ne songea même pas à questionner Roncevaux. Elle jeta dans un petit coffre un peu de linge et quelques bijoux, et elle dit à Simone qui la regardait faire ses apprêts:—Mon enfant, donnez à mon cocher l'ordre d'atteler à l'instant même.

—Mon Dieu, madame, répondit la camériste, —M. de Roncevaux m'a chargée de dire à madame qu'il avait en bas une voiture tout prête.

—Alors, partons...—répondit Marguerite en s'enveloppant à la hâte dans une mantille.

—J'accompagne madame? —Oui.

Les deux jeunes femmes descendirent rapidement.

Un carrosse de louage attendait à la porte de derrière, du côté des jardins de l'hôtel. Roncevaux se tenait debout auprès de la portière de ce carrosse.

Au moment où Marguerite franchit le marchepied pour monter dans la voiture, l'éclair d'une joie indicible rayonna sur le visage de Roncevaux.

—Elle est à moi!...—murmura-t-il.

Il s'élança dans le carrosse, s'assit à côté de

Simone sur le siège de devant, et reforma la portière.

Le cocher, sans doute renseigné à l'avance, fouetta ses chevaux, qui partirent au grand trot. Du quartier où se trouvait situé l'hôtel des Nefles aux vastes terrains qui avoisinaient la Bastille, la distance n'était pas grande, aussi fut-elle rapidement franchie. Chacun faisant, Marguerite, en proie à un pressentiment funeste, n'adressa pas une fois la parole à Roncevaux.

Enfin le carrosse s'arrêta devant une porte étroite, pratiquée dans un grand mur. Au-dessus du chaperon de ce mur, on voyait apparaître les sommets verdoyants d'arbres de la plus belle venue.

—C'est ici que nous allons, madame,—dit Roncevaux.

—M. de Pessac est-il donc là?—demanda Marguerite.

—Je ne sais s'il y est dans ce moment, mais c'est là, sans aucun doute, qu'il viendra rejoindre madame la vicomtesse.

Marguerite n'en demanda pas davantage. Elle entra, et après elle Roncevaux et Simone.

Quinze jours s'étaient écoulés.

Toutes choses avaient eu lieu selon les désirs et les prévisions de Denis.

Le bruit commençait à se répandre dans Paris que madame la vicomtesse de Pessac, voyageant sur la route de Bordeaux pour aller visiter sa famille, venait de périr victime du plus déplorable accident. Chacun, moins les indifférents et les égoïstes, regrettait la mort prématurée et désolante d'une victime si belle et si jeune. Chacun plaignait le malheureux Raoul, foudroyé par un si terrible événement, et compatissait de son mieux à son amour et trop juste douleur. La cour et la ville se firent inscrire à l'hôtel des Nefles.

Pendant ce temps que faisait celui au sujet duquel tout Paris s'agitoya à qui mieux mieux? Il attendait par un acte authentique, revêtu de toutes les signatures et légalisations d'usage, l'écrit même de prouver qu'il était veuf, et bien veuf.

Puis il revêtit le grand deuil. Il fit atteler les plus beaux chevaux de ses écuries au plus splendide de ses carrosses, et il donna l'ordre à son cocher de toucher rue des Bourdonnais, à l'enseigne du *Grelot d'argent*.

Fort grands furent l'étonnement d'Angélique et la stupefaction de M. Locquard en voyant descendre de cet équipage princier celui que, jusqu'alors, ils avaient considéré tout simplement comme un bon bourgeois.

Denis fit sa confession amoureuse. Il avoua les égarements dans lesquels la passion l'avait jeté et auxquels cette même passion devait servir d'excuse. Il exhiba la preuve irrécusable de son veuvage. Il offrit son nom, son titre de vicomte et sa fortune.

Le tout fut, comme bien on pense, accepté avec enthousiasme.

En songeant qu'elle allait être vicomtesse, Angélique éprouva un tel transport, que, dans le délire de sa joie, elle se jeta dans les bras de son futur époux, et qu'elle murmura à son oreille un tendre aveu que le prétendu Desroches n'aurait jamais obtenu.

L'impatience de notre héros n'admettait pas de retard. Les convenances s'opposaient sans doute à une union précipitée; mais qu'importent les convenances à un amoureux bien épris, surtout quand cet amoureux est Jean-Denis Poulailler? On prit donc jour, séance tenante, pour le mariage, qui, en raison du trop récent veuvage de l'époux, dut être célébré sans grande pompe, quoique publiquement, dans l'église Saint-Eusèbe, d'où dépendait le quartier des Bourdonnais.

Enfin il arriva, le jour tant désiré par Denis; elle sonna, l'heure si impatientement attendue! Le vicomte Raoul de Pessac et la belle Angélique Locquard, plus belle encore dans sa blanche parure de mariée, s'agenouillèrent ensemble aux pieds du prêtre qui allait consacrer leur union.

XI.—SECONDES NOCES.

Au moment où le prêtre prononçait sur Denis et sur Angélique les paroles de la bénédiction nuptiale, un cri aigu, suivi d'un gémissement sourd, se fit entendre dans la partie la plus reculée de l'église. Il y avait dans ce gémissement et dans ce cri une expression si plaintive et si douloureuse, que tout le monde en fut ému.

Denis tressaillit et se retourna comme les autres.

Mais l'extrémité de l'église était obscure, et l'on ne put qu'entrevoir une femme entièrement voilée qui, sans doute, venait de s'évanouir et qu'on emportait.

Cet incident n'eut pas de suite.

La cérémonie s'acheva, et les nouveaux époux firent à l'hôtel des Nefles une entrée triomphale.

Seulement, on remarqua avec étonnement que, pendant tout le reste de ce jour, les traits du vicomte Raoul de Pessac exprimèrent une préoccupation sombre et profonde, au lieu de s'illuminer de la joyeuse ivresse d'un prochain bonheur.

Vainement Angélique s'efforça de pénétrer la cause de cette tristesse étrange. Elle ne put en venir à bout. Denis se montra complètement impénétrable. Ce crime de lèse-galanterie conjugale blessa la jeune femme, qui se mit à pleurer un peu et à boudier beaucoup.

Denis, alors, chercha à la calmer et à la consoler. Mais il le fit en des termes si froids, si contraints, qu'il était bien facile de voir qu'il n'agissait ainsi que parce qu'il lui était impossible de faire autrement. L'humeur d'Angélique en redoubla.

Enfin ce fut une triste journée de noces. Vers le soir, cependant, Denis sembla prendre sur lui-même. Ses inquiétudes et ses soucis parurent se dissiper, ou du moins il leur imposa silence. Les plis de son front s'effacèrent, ses lèvres, contractées jusqu'alors, ébauchèrent un sourire, et ses yeux, mornes et abattus, reprirent leur regard vif et brillant. En même temps il retrouvait le secret de cette éloquence facile et persuasive, fertile en mots d'amour, qui semblait partir du cœur et qui le rendait si dangereux.

Le courroux d'Angélique ne put tenir bien longtemps contre ce complet retour. Quelle est la jeune femme qui, le soir de son mariage, ne pardonnerait pas quelque chose à son mari? Angélique pardonna.

Les nouveaux époux gagnèrent la chambre nuptiale, tout embaumée encore du suave et léger parfum de Marguerite!...

Marguerite!... Nous venons de prononcer son nom, allons la retrouver. Nous savons déjà de quelle façon elle avait été conduite par Roncevaux à la petite maison voisine de la Bastille. Pendant quelques heures elle attendit avec angoisses, mais avec patience, l'arrivée de Denis.

Au bout de ce temps, une solitude aussi prolongée commença à lui sembler suspecte.

—Je n'attendrai pas plus longtemps,—dit-elle à Roncevaux,—je veux aller rejoindre mon mari, ou du moins retourner chez moi....

Roncevaux s'inclina avec l'assurance du plus profond respect.

—Je vous demande mille fois pardon, madame,—répondit-il,—de manifester quelque opposition à votre désir; mais la volonté formelle de M. le vicomte est que vous ne quittiez pas cette maison.

—Sa volonté!... répéta Marguerite avec stupeur.

—Oui, madame.

—Suis-je donc prisonnière?—demanda Marguerite.

Roncevaux hésita avant de répondre. Mais il pensa qu'il valait mieux rendre, dès l'abord, la situation nette, et il dit:—Hélas! oui, madame, vous êtes prisonnière; mais vous pouvez vous assurer par vos propres yeux qu'on s'est efforcé, du moins, de rendre la prison digne de vous....

—Prisonnière!—répéta Marguerite avec une colère méprisante.—Ah! monsieur, prenez garde à vos paroles!... tôt ou tard mon mari apprendra ce qui se passe, et....

Roncevaux interrompit la jeune femme et dit en s'inclinant:—Il n'aura pas besoin de l'a prendre, madame, il le sait.

—Avez-vous donc la prétention, monsieur, d'agir d'après ses ordres?

—J'ai cette prétention, madame.

—Ainsi, c'est pour lui obéir que vous comptez me garder ici?....

—Oui, madame.

—Vous mentez, monsieur!... s'écria Marguerite avec indignation.

Roncevaux ne répondit pas un mot.

Il salua et sortit de la chambre.

Pendant quelques minutes, Marguerite se trouva en proie à une sorte de crise nerveuse véritablement inquiétante. Simone la secourut de son mieux, et cette crise eut une fin.

Marguerite, alors, chercha à s'enfuir. Elle trouva facilement les issues de la maison et elle arriva dans le jardin. Mais là, ce fut autre chose. Dix fois elle parcourut ce jardin dans tous les sens; les murailles semblaient n'avoir pas de portes, et, par leur hauteur, elles défiaient toute escalade.

Marguerite entra; elle passa tout le reste de la journée et tout la nuit à pleurer amèrement.

Ici, nous devons l'avouer, notre embarras est grand. Pour raconter le drame qui pendant quelques jours se déroula dans les murs de la petite maison entre ces trois acteurs, Roncevaux, Marguerite et Simone, il nous faudrait plus d'un volume. Au lieu d'un volume, il ne nous reste que quelques lignes. Nous ne pouvons donc que tracer un scénario excessivement rapide des scènes que nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Cela aurait précisément l'importance et la couleur d'un de ces faits-Paris, dont les journaux abondent quand ils sont à court de matières intéressantes, politiques ou commerciales. Roncevaux, dès le second jour, s'arma de courage et parla de son amour à la pauvre Marguerite. La jeune femme, indignée, le chassa de sa présence et lui défendit de paraître devant elle.

Pendant vingt-quatre heures, Roncevaux sembla disposé à obéir.

Mais ce n'était pas pour rien qu'il avait placé auprès de la jeune femme Simone, devenue son âme damnée. Avec les apparences de la plus touchante compassion, du plus affectueux intérêt pour sa maîtresse la camériste sut plaider habilement la cause de Roncevaux. Elle fit valoir le profond respect dont ce dernier se sentait jamais écarté jusqu'alors, et, quand à son amour, était-il donc si coupable en n'ayant pu se défendre de donner son cœur à une jeune femme, belle entre les plus belles, trahie, abandonnée par un mari indigne de la posséder? Ces mots de trahison et d'abandon firent pro-

fondément et douloureusement réfléchir Marguerite. Jusqu'alors elle avait cru que son mari ne devait point être complice du piège dans lequel elle avait été attirée. Ses yeux se dessillèrent, le soupçon entra dans son âme. Elle eut des doutes. Une fois ces premiers doutes conçus, elle voulut les éclaircir.

Roncevaux seul pouvait porter la lumière au milieu de ces ténèbres; elle fit demander Roncevaux. Ce dernier accourut, et, questionné par Marguerite, il se donna toutes les apparences d'un homme généreux et qui ne veut pas trahir le secret de son ami.

Entre Marguerite et lui, la lutte fut longue et dura plusieurs jours.

Enfin, Roncevaux, comprenant qu'il fallait avant toute chose tuer Denis par le mépris dans le cœur de Marguerite pour avoir une chance de lui succéder, et que là était son unique espoir, Roncevaux, disons-nous, se résolut à jouer le tout pour le tout.

Il céda.

Il mit au jour, devant les yeux épouvantés de la jeune femme, la hideuse vérité, sans en voiler l'horreur. Il lui montra le prétendu chevalier de Navailles, le prétendu vicomte de Pessac, capitaine de banquets et se nommant Poulailler. Il le lui montra la trompant par des lettres fausses, l'abusant par un faux mariage, donnant à Paris une célébrité infâme aux exploits du chevalier.

Marguerite, pâle comme une morte qui vient de sortir de sa tombe et de son suaire, écouta jusqu'au bout ses confidences horribles. Vingt fois, pendant ce récit, il lui sembla qu'elle allait mourir ou devenir folle.

—La preuve!—murmura-elle d'une voix étranglée quand Roncevaux eut achevé,—la preuve!

—La preuve,—répondit Roncevaux,—c'est que le vicomte Raoul de Pessac épouse demain, en l'église de Saint-Eustache, mademoiselle Angélique Locquard....

Les lèvres de Marguerite devinrent blanches, et tout son corps frissonna, comme tremblent les feuilles jaunies au souffle des vents d'automne.

—Faites-moi assister à ce mariage....—dit-elle ensuite avec un calme terrible,—et si vous m'avez dit vrai, je vous appartierai....

—Me le jurz-vous, madame?... s'écria Roncevaux avec un indéfinissable transport.

—Je vous le jure sur ma vie,—répondit lentement Marguerite.

Et, tout bas, elle ajouta:—Oui, sur ma vie... et je ne trahirai pas mon serment, car demain je serai morte....

Nous savons, maintenant, par qui fut poussé ce cri que nous avons entendu résonner sous les voûtes de l'église Saint-Eustache.

Roncevaux entraîna Marguerite, Mais une foule nombreuse de curieux et de mendiants obstruait le porche de l'église.

Soit hasard, soit intention, la jeune femme disparut au milieu de cette foule, et toutes les recherches de Roncevaux pour la retrouver furent sans résultat.

C'est que Marguerite venait de se jeter dans une chaise qui passait à vide, et que donnant deux louis aux porteurs, elle leur avait dit:—A l'hôtel de monsieur le lieutenant de police!

ÉPILOGUE.

DONNÉ AU DIABLE.

Il était deux heures du matin. Une nuit sans lune étendait ses ombres épaisses sur les rues de Paris, fort mal éclairées à cet époque, comme chacun le sait.

A ce moment, de petites escouades, fortes chacune de dix à douze hommes, et muettes comme des troupes de fantômes, débouchaient sans bruit des rues avoisinant l'hôtel des Nèlles, et formaient tout alentour un infranchissable cordon. Bientôt avec cette adresse qui n'appartient qu'aux voleurs et aux agents de police, une corde, terminée par un crampon et à laquelle aboutissait une échelle de soie, fut jetée par-dessus le mur, au couronnement duquel le crampon s'attachait.

Un homme grimpa lestement à cette échelle, redescendit de l'autre côté, et, à l'aide des instruments spéciaux dont il était muni, ouvrit sans bruit la petite porte qui donnait sur la rue. Une trentaine d'hommes, observant un profond silence et étouffant le bruit de leurs pas, pénétrèrent alors dans le jardin.

Hu! ou dix d'entre eux allèrent se poster auprès du pavillon qui se trouvait à l'extrémité de ce jardin.

Les autres (et parmi ces derniers se trouvait une femme masquée qu'il fallait soutenir), les autres disons-nous, se dirigèrent vers la principale entrée de l'hôtel.

Cette porte ne tarda guère à céder, comme avait déjà fait celle du jardin.

Les nocturnes visiteurs se trouvaient dans le vestibule. La femme masquée parut alors reprendre ses forces et son énergie. Elle se dégagea des bras qui soutenaient sa marche chancelante, et, saisissant la lanterne sourde dont la faible lueur guidait les arrivants, elle marcha la première et dit, d'une voix étouffée, mais distincte:—Suivez-moi....

Quelques minutes s'écoulèrent.

Soudain, Denis se réveilla en sursaut et prêta

l'oreille. Il lui semblait entendre un bruit étrange à la porte de sa chambre. Il écouta mieux, et, au bout d'une seconde, il avait acquis la certitude que ses oreilles ne le trompaient point.

Cependant le bruit continuait.

Denis saisit deux pistolets qui se trouvaient toujours à la portée de sa main sur la table de nuit. Il les arma, et, prêt à faire feu, il cria d'une voix tonnante:—Qui va là?....

Pour toute réponse, la porte s'ouvrit violemment, et dix hommes, toujours précédés par la femme masquée, se précipitèrent dans la chambre.

La nouvelle mariée s'était évanouie.

Deux coups de pistolet retentirent. Une seule personne tomba.

Denis s'élança hors de son lit et voulut saisir une épée à un trophée d'armes pour essayer une résistance désespérée. Mais il était déjà entouré, garrotté, enchaîné!

Un homme, tout vêtu de noir, s'approcha de lui et lui dit d'un ton railleur:—Nous nous sommes déjà vus, monsieur le chevalier; vous aviez pris la peine de me faire une visite chez moi, je vous rends votre politesse aujourd'hui.... Nous avons joué ensemble un jeu fort bizarre.... j'avais perdu la première partie; mais comme vous voyez, je prends ma revanche, et je crois que, vraisemblablement, je gagnerai la belle.... Qu'en dites-vous?....

L'homme qui parlait ainsi était le lieutenant de police.

—Ah!—s'écria Denis au comble de la rage,—vous avez raison!... je suis vaincu!.... je suis perdu!... Mais qui donc m'a trahi?.... qui m'a livré?....

—Moi....—répondit une voix mourante.

Et la femme masquée, se soulevant sur son coude, au milieu des flots de sang qui s'échappaient d'une large blessure, arracha le loup de velours noir qui couvrait son visage, et fixant sur Denis un regard que les ombres de la mort rendaient déjà vague et incertain, elle répéta:—Moi.... Marguerite de Kergen.... qui s'est vengée.... et qui vous pardonne....

Et, retombant en arrière, elle expira après avoir prononcé ces mots....

Une foule immense stationnait aux abords de la place de Grève.

Tout était prêt pour l'exécution. Le capitaine des chevaliers du poignard allait expier sur la roue les nombreux forfaits qui lui avaient valu une popularité si grande.

Or, le peu de qui l'avait adoré, était (rendons-lui justice, à ce bon peuple, c'est bien le moins!).... était, disons-nous, enchanté de le voir mourir. Il est vrai que le supplice de la roue offrait des détails bien propres à captiver l'attention et à tenir la curiosité en éveil....

A côté du hideux instrument se tenait debout le bourreau. Cet exécuteur des hautes œuvres était un vieillard, remarquable par sa grande taille, encore droite, et par sa longue barbe blanche, qui tombait jusqu'au milieu de sa poitrine recouverte d'un justaucorps brun.

On racontait sur cet homme un certain nombre d'histoires étranges et dont quelques-unes ne semblaient pas absolument dénuées de fondement. Fils de bourreau, il avait dû recueillir, avec la succession de son père, le glaive sanglant de la justice humaine. Mais un jour, étant arrivé déjà à la maturité, il s'était senti pris d'une insurmontable horreur pour son métier d'assassin juridique; il n'avait pu résister au mépris et à l'effroi qu'inspirent le nom et la profession du bourreau. Il s'était enfui de Paris et avait cherché, disait-on, un asile ignoré sur les grèves lointaines de la Manche ou de l'Océan.

Quelle réprobation nouvelle avait frappé l'infortuné au bord de ces plages incessamment battues par une mer en furie? Voilà ce que personne ne savait. Toujours est-il qu'il en revint, au bout de quelques années, avec une haine des hommes si sombre et si farouche, qu'il sollicita lui-même sa réintégration dans les fonctions de bourreau, et que les jours d'exécution devinrent pour lui des jours de fête.

Ce matin-là, il semblait en proie à une agitation qui ne lui était point naturelle et qui se manifestait depuis le moment où la lecture de l'arrêt lui avait appris que ce fameux chevalier qu'il allait exécuter se nommait en réalité Jean-Denis Poulailler.

Entin l'heure sonna. L'escouade de chevaliers de la maréchaussée apparut fendant la foule et amenant, pieds et poings liés, le héros de cette fête sanglante....

Un prêtre accompagna Denis et s'efforçait de ramener à Dieu cette âme qui allait paraître devant lui, chargée d'un si lourd fardeau. Mais Denis accueillait avec des railleries cyniques les touchantes paroles, les évangéliques exhortations du bon prêtre.

La troupe funèbre arriva au pied de l'échafaud. Le bourreau attacha Denis sur la roue. —Mon ami,—lui dit le jeune homme,—faites-moi souffrir le moins possible, je vous en prie....

—Au nom du ciel, mon enfant,—murmura le prêtre,—il en est temps encore,—ouvrez les yeux.... revenez à Dieu....

—Mon père,—répliqua Denis,—je vous en prie, n'insistez pas.... je ne puis offrir à Dieu ce qui appartient à un autre.... Depuis le jour de ma naissance, je suis donné au diable....

La prêtre cacha sa tête dans ses mains....

Le bourreau tressaillit, et, se penchant sur le condamné, il lui dit d'une voix sourde et

violemment émue:—Où êtes-vous né et comment se nommait votre père?....

—Pourquoi me demandez-vous cela?....—répliqua Denis.

—Répondez-moi et je vous jure que votre mort sera douce et que je vous tuerai d'un seul coup....

—Eh bien!—murmura Denis,—je suis né à Etrezat, et mon père se nommait Alain....

—Etrezat!.... Alain!.... balbutia le bourreau.—Donné au diable!.... c'est lui!.... c'est l'enfant!.... c'est bien lui!.... ma malédiction a porté ses fruits terribles!....

Et tenant religieusement la parole qu'il venait de donner, il frappa Denis au milieu de la poitrine d'un seul coup de sa lourde masse. Le sang jaillit par le nez, par la bouche, par les oreilles; une suprême convulsion fit trembler les membres attachés à la roue, et tout fut fini.

Le peuple murmura. Il n'avait pas eu sa curée d'émotions sanglantes. C'était une exécution manquée!

Voici ce que la chronique raconte:

Ce même jour et à cette même heure où Denis Poulailler mourait sur la roue en place de Grève, une épouvantable tempête, telle que de mémoire de vieillard on n'en avait pas vu de semblable, se déchainait sur la baie d'Etrezat. Quoiqu'on fût en plein jour, l'obscurité était devenue aussi profonde que les nuits les plus noires. Les éclairs rayaient seuls cette obscurité sinistre; la foudre grondait sans relâche, mêlant son fracas à celui des vagues qui bondissaient et s'éroulaient comme des montagnes liquides soulevées par des volcans.

Cette tempête dura toute la journée.

Quand enfin, vers le soir, les derniers nuages s'envolèrent, chassés par le souffle de la tourmente, quand les lueurs douteuses du crépuscule permirent de distinguer les objets, la tour maudite n'existait plus!....

Elle avait disparu, foudroyée par Satan!!!

FIN.

HOPITAL DU SAORE-CŒUR DE JESUS.

GRANDE ŒUVRE DE CHARITÉ!

LOTÉRIE

Sous le patronage de Sa Grâce Mgr. l'Archevêque de Québec, et de MM. les Membres du Clergé, pour aider à la construction de l'Hôpital du Sacré-Cœur de Jésus, à St. Sauveur de Québec.

CONDITIONS:

I.

GAIN OFFERT.

Table with 2 columns: Lot number and Value. 1 Lot. 2 bons chevaux pour lesquels il est offert \$400 00. 2 Montres d'or. \$60. \$40 100 00. 1 Cornet à piston, monté en argent 50 00. 2 Chaises brodées en laine 55 00. 2 Tableaux:—Sacré-Cœur de Jésus et de Marie 25 00. 1 Service à déjeuner, en argent 25 00. 1 Magnifique Prie-Dieu 46 00. En tout 1000 lots, dont plusieurs d'une grande valeur. Une messe, chaque mois, (à perpétuité) pour les bienfaiteurs de l'Œuvre.

II.

VENTE DES BILLETS.

Chaque billet se vend 25 centimes. Les avantages suivants sont accordés à ceux qui en prennent un certain nombre, savoir: 1. 1 billet pour 12; ce qui fait 13 billets pour \$3. 2. 3 billets pour 24; " " 27 billets pour \$6. Le nom et la résidence de l'acquéreur de billets doivent être écrits lisiblement sur la marge de chaque billet qu'il achète, puis ces billets en sont détachés et lui sont remis; mais les marges restent entre les mains de celui qui les vend, pour être renvoyées au sousigné, pour la fin de mai prochain. De cette manière la perte des billets détachés, une erreur dans la numération ou la falsification des numéros, ne peuvent entraîner aucun inconvénient. Des dépôts de billets seront faits dans toutes les paroisses, chez messieurs les Curés et autres personnes qui voudront bien se charger d'en vendre, et cette vente durera jusqu'à la fin de mai.

III.

TIRAGE DES LOTS.

Le tirage des lots se fera, s'il est possible, dans le cours du mois de juin prochain, par deux prêtres, nommés à cet effet, par Sa Grâce Mgr. l'Archevêque, et en présence des intéressés qui désièrnt y assister. Et pour cette fin, le jour et l'heure du tirage des lots seront annoncés dans les journaux de Québec.

Voici le mode qui sera suivi pour faire ce tirage: 1. Toutes les marges des billets vendus, portant les noms des acheteurs, seront déposées dans une urne, et dans une autre urne seront jetés tous les numéros des lots qui sont inscrits dans un livre spécial. 2. On tirera d'abord de l'urne aux marges, le nom d'un acquéreur, et de suite on tirera de l'urne aux lots, le numéro que le sort lui donnera; et ainsi de suite jusqu'à épuisement des lots; de cette manière, les noms des personnes et les numéros des lots seront également tirés au sort. 3. Le tirage terminé, un adresse à chaque propriétaire de billet gagnant, une lettre pour l'informer de ce qu'il aura gagné, et il sera mis en possession du lot ou des lots gagnés, en s'adressant au sousigné auquel il devra présenter la lettre qui lui aura été adressée. 4. Tous les lots devront être réclamés dans le cours d'une année. Passé ce temps, les lots, qui n'auront pas été réclamés, seront vendus au profit du dit Hôpital du Sacré-Cœur de Jésus.

J. R. L. HAMELIN, Proc. Hôpital-Général, Québec.

LES MODOCS.

Ces terribles sauvages ont fini par succomber. Traqué sans relâche par les Indiens Warm Spring, trahi successivement par la plupart de ses guerriers, le capitaine Jack, cédant aux supplications de sa sœur s'est enfin rendu aux ennemis qui le poursuivaient depuis si longtemps.

Ce matin à 10 heures et demie les éclaireurs Warm Spring ont trouvé une piste, et après l'avoir suivie un moment ils ont découvert les Modocs. Le colonel Perry a cerné leur retraite. Tout à coup un Modoc, portant un drapeau blanc, est descendu des rochers, et rencontrant un Warm Spring il lui a dit que le capitaine Jack était résigné à se rendre.

LA MÉMOIRE DU CŒUR.

Le Saint-Père a, par excellence, la mémoire du cœur, il suffit qu'on lui ait rendu le plus petit service pour qu'il s'en souvienne de longues années après. Pendant le concile du Vatican, dans une promenade sur la voie Flaminienne, Pie IX rencontra deux évêques français, NN. SS. de Poitiers et d'Angoulême.

ARTICLES POUR LA SAISON.

BAINS, GLACIÈRES, SABOTIÈRES, COUVERTS EN FIL DE FER, POTS ET VASES POUR Eau à la glace, CASSE-GLACE, etc., etc. Aussi: Couchettes en fer, Corniches et ornements de Rideaux, Fouets Brevetés pour la crème et les œufs, ustensils de cuisine améliorés.



EFFETS CONDAMNÉS.

DES SOUMISSIONS cachetées, seront reçues jusqu'au 15 courant, pour l'achat de quelques effets condamnés et inserviables, MAINTENANT AUX MAGASINS MILITAIRES, MONTREAL.

On peut voir ces articles et s'en procurer une liste en s'adressant au Garde-Magasin à Montréal. Des Soumissions endossées "Soumissions pour Effets condamnés" doivent être adressées au sous-signé à Ottawa.

\$50,000 VALANT

CONSISTANT EN HARDES FAITES. DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c. Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude. Une visite est sollicitée.

KAMOURASKA, KAMOURASKA.

LES TOURISTES désirant retenir, pour la saison des Bains, un MAGNIFIQUE LOGEMENT, pouvant recevoir une famille nombreuse, située à proximité du Bureau de Poste et du Bureau de Télégraphe à Kamouraska, sont priés de s'adresser à JOS. G. PELLETIER, N. P. Kamouraska, 19 Mai 1873.

DAY & DEBLOIS,

FONDEURS ET MANUFACTURIERS, No. 114 à 120 RUE ANNE, GRIFFINTOWN, MONTREAL,

EXÉCUTENT toute espèce d'ouvrages pour bâtisse, savoir: Colonnes, Corniches, Consolles et fonte pour machinerie faite à ordre. Aussi un assortiment complet d'ustensils, Bains, Caps de cheminées, etc. Aussi toute espèce de Patrons, Sulptures et réparations faites à ordre sous le plus court délai, à bas prix.

\$5 à \$20 par jour. Agents demandés! Hommes ou femmes, jeunes et vieux, de toutes les classes peuvent faire plus d'argent avec nous à temps perdu, que dans toute autre branche. Particularités gratuites. Adressez: 4-20 St. G. STINSON & CO., Portland, Maine.



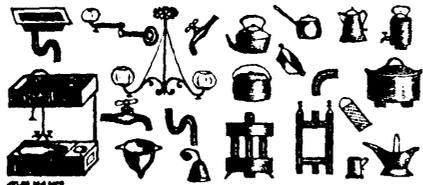
AVIS AUX CONTRACTEURS.

LES SOUMISSIONS CACHETÉES, adressées au soussigné, seront reçues à ce bureau jusqu'à Lundi, le 16me jour de Juin courant, à MIDI, pour Grilles de fer requises pour les clôtures des édifices publics, Ottawa.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, 2 juin 1873.

GEORGE YON,

MARCHAND DE POÈLES, GLACIÈRES, RÉFRIGÉRATEURS: PLOMBIER ET FERBLANTIER. NO. 241, RUE ST. LAURENT, MONTREAL.



G. Y. a maintenant en mains un assortiment très-considérable de Poêles de cuisine pour bois et charbon, de toutes les grandeurs, depuis No. 6 jusqu'à No. 10; il y en a pour tous les goûts et à la portée de toutes les bourses.

COURS ELEMENTAIRE

DE BOTANIQUE ET FLORE DU CANADA A L'USAGE DES MAISONS D'EDUCATION PAR L'ABBÉ J. MOYEN. PROFESSEUR DE SCIENCES NATURELLES, AU COLLEGE DE MONTREAL.

1 Volume in-8 de 334 pages et de 46 planches. Prix: Cartoné, \$1.20.—\$1.20 la douzaine. Le Cours Élémentaire seul, (62 ps. et 31 planches.) Cartoné, \$0.40.—\$4.00 la douzaine.

LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPISTES, STEREOTYPISTES, GRAVURE, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES, PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS.

Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes, Montréal. Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine. On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

POUDRE ALLEMANDE, SUBNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERES RESPECTABLES. 3-38 St.

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE.

(Etablies en 1828.) CHARLES GARTH & CIE. MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS De Cuivre à l'usage des plombiers, ingénieurs à ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc.

Loterie Ville-Marie.

Dans le but de venir en aide à différentes Institutions Religieuses.

32,000 BILLETS A \$1.00 Chaque.

Table with 2 columns: Description of prizes and their values. Includes items like 'Une propriété (Rue du Bassin, Montréal)', 'Deux lots de terre', etc.

DONS:

- List of donors and amounts: 1-A l'Evêque de Montréal, pour venir en aide à la construction de la cathédrale. 2-Pour venir en aide à la construction de la chapelle de N.-Dams de Lourdes...

Des Agents responsables sont demandés.

Chaque personne qui vendra dix billets aura le onzième gratis. Les agents responsables sont demandés. Chaque personne qui vendra dix billets aura le onzième gratis. Les agents responsables sont demandés.

"THE CANADIAN PATENT OFFICE RECORD AND MECHANICS' MAGAZINE."

LE SOUSSIGNÉ vient de commencer la publication, en langue anglaise, d'une revue mensuelle, portant le titre ci-dessus, destinée spécialement à faire connaître, au moyen de dessins et de spécifications les nouveaux brevets accordés par le Bureau des Patentes à Ottawa.

Compagnie pour les Pianos, de New-York et Boston.

432, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, SEULS AGENTS pour les Pianos célèbres de HALLET, DAVIS & CIE., Boston E.-U.; les pianos de W. H. JEWETT & CIE., Boston, E.-U.; les orgues de chapelle et de salon de GEO. WOOD & CIE., Boston, E. U.; et les pianos bien connus de WEBER & CIE., garants pour cinquans.

DEPARTEMENT DES DOUANES.

Ottawa, le 4 avril, 1874. L'ESCOMPTE AUTORISE sur les ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 15 pour cent.

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Pouxons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE

\$4.00 par an. PAR NUMERO... 10 Centins

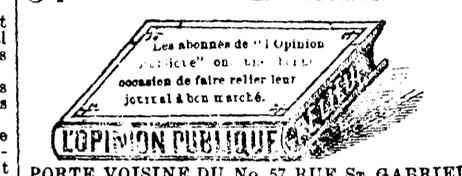
CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

AGENCE GENERALE

1-COTE DE LA PLACE D'ARMES-1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS: 319-RUE ST. ANTOINE-319 MONTREAL.

J. D. NORMANDIN, RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURIER DE LIVRES BLANCS.



PORTE VOISINE DU No. 57 RUE ST. GABRIEL MONTREAL. 3-49f

"L'OPINION PUBLIQUE." Journal Politique et Littéraire

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada. Par GEORGE E. DESBARATS & CIE. ABONNEMENT... \$3.00 par année.

ANNONCES: 10 Centins la ligne pour chaque insertion.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois. Tout semestre commencé se paie en entier.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à L'OPINION PUBLIQUE ou aux Rédacteurs, No. 1, Côte de la Place d'Armes, Montréal. Toute lettre d'affaires devra être adressée à GEORGE E. DESBARATS, seul chargé de l'administration du journal.